

CLARTÉ

DIRECTEUR HENRI BARBUSSE

Au Sommaire de ce Numéro :

Henri BARBUSSE....

Marcel FOURRIER....

Noël GARNIER.....

André GYBAL.....



.....LUNATCHARSKY

.....SEVERINE

... Anton TCHEKHOV

.... Charles VILDRAC

Dessins de G. AUCOUTURIER, LÉBÉDEFF, Jean LURÇAT, Mela MUTER, M. SAVIGNON

REDACTION et ADMINISTRATION : PARIS, 16, Rue Jacques-Callot (6°)

TÉLÉPHONE : Gobelins 11-60 — CHÈQUE POSTAL : Paris 330-80

ABONNEMENTS

}	France...	1 an.	25 fr.	6 mois.	13 fr.	3 mois.	7 fr.
	Etranger.	1 an.	30 fr.	6 mois.	17 fr.	3 mois.	9 fr.

SOMMAIRE

Vie Intellectuelle (dessin de Jean Lurçat) :	25	Militarisme inconscient	Charles VILDRAC 37
L'autre moitié du Devoir (A propos du Rollandisme)	Henri BARBUSSE 25	Morale bourgeoise	SEVERINE 39
Hommes (poème)	Noël GARNIER 29	Vie Politique (dessin de Maurice Savignon) :	41
Les tendances de l'Art moderne	André GYBAL 30	Les Intérêts et la Sottise —	41
Moujiks, nouvelle inédite traduite du russe par L. Desormonts. Bois gravé de Lebedeff	A. TCHEKHOV 33	Les Intellectuels et l'Internationale communiste (suite et fin)	LUNATSCHARSKY 44
Vie Sociale (dessin de Mela Muter) :	37	Vie Economique (dessin de Georges Aucouturier) :	45
		Les pétroles de Bakou et les spéculations sur la Russie. Marcel FOURRIER	45

Liste des localités où la revue "CLARTÉ" est en vente

(Nous prions nos lecteurs de nous signaler les localités où il serait intéressant d'avoir un dépôt de notre revue)

BANLIEUE

Argenteuil, Asnières, Aubervilliers, Billancourt, Boulogne, Clichy, Courbevoie, Grand-Montrouge, Joinville-le-Pont, La Garenne-Colombes, Levallois, Pavillons-sous-Bois, Pré-Saint-Gervais, Puteaux, Saint-Ouen, Sèvres, Suresnes, Versailles, Vincennes.

PROVINCE

Agen, Aix-en-Provence, Albi, Amiens, Angers, Annecy, Antibes, Aubenas, Auxerre, Avignon, Bar-le-Duc, Beauvais, Belfort, Besançon, Béziers, Blois, Bordeaux, Brest, Buzançais, Caen, Cahors, Cambrai, Carcassonne, Cavaillon, Cette, Chagny, Chambéry, Charlieu, Châtelleraut, Cherbourg, Clermont-Ferrand, Compiègne, Digne, Dijon, Dinard, Douai, Epernay, Epinal, Gien, Grenoble, La

Machine, Laon, La Rochelle, La Seyne, Le Creusot, Le Havre, Le Mans, Lens, Lille, Limoges, l'Isle-sur-Sorgues, Lorient, Lyon, Marseille, Montargis, Montauban, Montpellier, Nancy, Nantes, Nice, Nîmes, Orléans, Oullins, Périgueux, Perpignan, Port-Vendre, Roanne, Roubaix, Rouen, Saint-Etienne, Somain, Toulon, Toulouse, Tourcoing, Tours, Troyes.

ETRANGER

Bruxelles, Liège, Anvers, La Haye, Amsterdam, Genève, Berne, Bâle, Le Caire, Alexandrie, Rome, Naples, Milan, Berlin, Vienne, Bucarest, Constantinople, New-York, Moscou.

COLONIES

Alger, Oran, Constantine, Tunis.



La Vie Intellectuelle.

L'autre moitié du Devoir

Par Henri BARBUSSE

A propos du « Rollandisme »

Il est normal que parmi les « travailleurs de l'esprit », une majorité cohérente et compacte soit essentiellement conservatrice. Nous voyons là, aux lueurs de la civilisation intellectuelle moderne, un recommencement de ce qui a toujours été. En tous temps, la « littérature » fut une forme élégante de l'esclavage. Tout au moins, la production imaginative officielle et docile, celle qui a suivi, a royalemment prospéré aux dépens de celle qui prétendit être libre et voulut précéder.

Surtout dans les « grands siècles », dans les apogées de réussite politique, la fonction des écrivains, penseurs et artistes, fut une fonction d'ornementation et de publicité. Ils servaient à faire valoir les régimes, les institutions consacrées, comme les mœurs et les idées admises.

Sans doute, ce rôle de flatteurs que la plupart des écrivains illustres ont si brillamment compris, il leur était en grande partie infligé par les conditions mêmes de leur destinée professionnelle. Il y a d'autres raisons, plus originelles, de leur inclination. C'est presque par définition que les sculpteurs des événements et de la vie apportent le poids du passé dans les choses. L'art a une tendance instinctive à s'adonner à la conservation, parce que le spectacle de ce qui est et de ce qui fut, lui offre une richesse plastique toute prête, incomparablement plus maniable que les prévisions d'une connaissance altière qui cherche ses foudres.

De cette orientation naturelle du vitalisme artistique

sont nés, par généralisation et par analogie, des sophismes sur lesquels notre polémique aura souvent l'occasion de revenir. Les raisons qui la provoquent sont plus apparentes que réelles. Mais l'apparence est ce qu'on voit d'abord — et pour voir plus profond, il faut le vouloir.

La masse des hommes de plume n'a pas pris cette responsabilité. Nous parlons des écrivains d'imagination, non des savants. La science, de par ses obligations organiques précises, a dû suivre une autre voie, la bonne. Elle est rectificatrice par essence. L'esprit critique est sa raison d'être, non son luxe, comme pour la poésie. Elle est une systématisation réfléchie qui se dessine, inflexible, à l'encontre du désordre et de l'obscurantisme des contingences naturelles ou des traditions, et des illusions de l'apparence. Et l'on peut dire que les intellectuels se sont élevés en originalité et en pureté révoltées — et ont donné prise à l'excommunication — dans la mesure où ils ont cessé de ressembler à des pontifes pour ressembler à des savants. Mais cette dangereuse anomalie a été rarement dans leur goût et dans leurs moyens, et au premier quart du XX^e siècle, au milieu du centre intellectuel de la France, les trente-neuf gloires littéraires les plus honorées constituent un bloc où la propagande classique contre l'innovation s'est monumentalement cristallisée.

D'un fait aussi commun, nous ne nous inquiétons guère. Peu nous importent les proportions réciproques de l'ignorance et de la bassesse dans cette affaire. Nous n'en parlons que pour constater une fois de plus que les forces

établies ont accaparé les armes spirituelles comme les armes temporelles, les moyens raffinés comme les moyens grossiers, et que l'art de l'expression et de l'image a été largement industrialisé dans le but d'apporter sa majestueuse réclame à l'orthodoxie, et d'harmoniser l'obéissance.

*
**

Cependant, dans la minorité des intellectuels non réactionnaires, de graves mésintelligences se dessinent, se condensent et menacent de s'agrandir. C'est à propos de cette « gauche intellectuelle » que se pose un émouvant problème qu'il faut aborder. Il s'agit de l'attitude des hommes qui, mûs par la probité et la véracité, ont apporté leurs critiques, leurs accusations contre ce vieux régime multiforme qui conduit de la ruine à la mort les destinées des collectivités — et qui pourtant font aujourd'hui, vis-à-vis des intransigeants que nous sommes, figure d'adversaires. Ces écrivains, ces penseurs, ces artistes autour desquels se lèvent, dans tous les milieux, de nombreux et vagues disciples, usent, — et abusent, à mon sens — de l'autorité et de l'exemple de Romain Rolland.

Que les sophistes de « l'autre bord », qui espèrent que mes camarades et moi nous nous associerons à quelqu'une de leurs calomnies contre l'homme dont notre époque a le plus droit d'être fière, ne se réjouissent pas trop vite ! Nul de nous ne prétend porter atteinte en quoi que ce soit à la valeur morale et au génie littéraire de Romain Rolland, ni même atténuer en rien la portée capitale du cri qu'il a jeté contre la guerre au moment où il s'est élevé seul au-dessus de la sauvagerie humaine et où seul il fut si superbement infaillible. Ce n'est qu'avec égards et avec précaution que nous manions un tel nom et nous ne le faisons que parce qu'il est impossible sans cela de désigner nettement le danger social et aussi l'erreur intellectuelle que nous voulons signaler aux nôtres — et aux autres. Au reste, cette déformation et ce péril sont principalement le fait de « rollandistes » assez différents, au fond, les uns des autres, et qui admirent un maître plus qu'ils ne le comprennent. On est tenté de prétendre qu'ils en profitent à l'excès.

L'honnête homme, clairvoyant et courageux sert de la façon la plus grandiose l'indépendance de l'esprit en dominant par son jugement une guerre déchaînée. Il n'y a rien de plus noble que cette attaque de la raison et de la pitié contre un fléau qui résume d'un seul coup tous les fléaux artificiels, toutes les catastrophes volontaires. L'esprit, dressé par sa loi intérieure, n'accepte pas la monstrueuse aberration, si générale, si universelle qu'elle soit. Il confronte l'idéal humain avec ce que d'autres osent aussi appeler idéal. A lui seul il impose la rectification de toute la pensée et de tout le cœur humain, il montre à quel point les mêlées des peuples attentent à de grandes évidences fraternelles, à l'utilité sacrée de la vie générale.

Celui que les circonstances mettent « seul contre tous », dépasse de loin dans son réquisitoire, les lamentations béates qui furent permises aux chantes les plus assagis, parce qu'elles étaient totalement inoffensives, les vieilles

litanies poétiques ancestrales contre la méchanceté ou la folie des mortels. Il prouve les attaches qu'ont entre eux les mensonges et les crimes, et il va jusqu'à constater que les assassinats périodiques et grandissants sont, en définitive, le fait d'une minorité internationale dirigeante qui utilise les peuples comme instruments de ses propres affaires.

A quoi sert cette condamnation qu'édicte l'esprit en révolte contre les faits ? Elle sert à sauver, comme Romain Rolland l'a dit et a eu raison de le dire, « l'indépendance » de l'esprit et les droits de la pensée ; à préserver, dans un écroulement mondial, le trésor spirituel légué par les grandes consciences et d'ailleurs recréé par chacune d'elle. C'est aussi un acte effectif parce que ce trésor moral, il le multiplie, il l'agrandit, dans l'attention publique. Le culte que méritent, de la part de tous, les fermes personnalités qui ont su résister aux mensonges et ce qui est mieux encore, à l'illusion, doit se doubler de reconnaissance. En tout cas, l'histoire est forcée de conserver, au milieu des événements dont nous avons vécu l'ignominie, le nom contradictoire de Romain Rolland, avec ceux de Morel et Nicolai.

Mais cela suffit-il ? Non, puisque cela ne change rien aux choses. Nous ne pouvons plus résister désormais à une exigence qui s'est levée en nous : empêcher une nouvelle guerre, ou tout au moins, travailler dans ce but. Si retentissantes et si belles que soient les malédictions des héros de justice et de pitié, les guerres recommenceront après elles, parce que les causes sociales de la guerre subsistent intactes. Les paroles de l'esprit n'ont pas de prise directe sur la vie. Il y a manque de contact réel entre les événements qui s'engrènent un à un, et la négation majestueuse que le grand protestataire pose dans la lumière publique. Le rôle des moralistes purs est négatif. Ils viennent après coup, et sont condamnés à venir toujours après coup : lorsque les catastrophes sont lancées, lorsque les guerres, déclanchées, sont invincibles, et qu'a commencé, rang par rang, la disparition furieuse des soldats. Les entrepreneurs des affaires universelles se rient de cette cérémonie morale, et ne se dérangent pas de leurs occupations ; les profiteurs continuent à s'enrichir sur la surface de la terre vivante ; la diplomatie et les parlements — police secrète et police ouverte des capitalistes — continuent à rattacher solidement entre eux, par des traités et des lois, les intérêts de la Richesse à travers la chair humaine.

Il faut sortir de cette noble et terrible impuissance. Pour en sortir, il faut bien admettre que la lutte contre les fausses lois de la société a deux formes, la destructive et la constructive, et que ces deux formes sont plutôt deux étapes inséparables, deux moments qui doivent se suivre indissolublement. « On ne détruit que ce qu'on remplace », a dit Auguste Comte dans une formule lapidaire. Faute de reposer sur un système positif, la critique la plus véhémement et la plus hautaine flotte comme un nuage. Un réquisitoire contre l'ordre des choses n'est qu'une vaine plainte s'il n'est pas le verso d'un statut nouveau. Il n'y a d'opposition valable que lorsque l'image de ce qui doit être se dresse contre ce qui est, et qu'on a pu

inventer une autre loi, aussi complète, aussi universelle, aussi réalisable que celle qui est réalisée.

C'est là, par cette voie, sous nos pas, que se présente la seconde tâche de l'esprit, sa tâche positive et même sa tâche principale : édifier contre l'ordre social qui est la vérité de fait, un ordre idéal qui n'est tout d'abord que vérité théorique, œuvre spirituelle, comme une science.

Comme une impérieuse science positive et appliquée. Car s'il est vrai que le tourment que fait subir aux âmes bien faites le spectacle de l'injustice multipliée sur les hommes, que les impulsions de la pitié et de l'altruisme, que la foi et même un mysticisme nu et net, sélectionnent et poussent au travail les rénovateurs des lois — c'est par l'examen réaliste des conditions de la vie individuelle et collective et par le raisonnement, qu'ils bâtissent l'idée.

Les théoriciens du socialisme ont pour ainsi dire retourné sur leur base les conceptions pesamment arbitraires de ce qu'on appelle, par une étrange idolâtrie verbale, l'ordre établi. Ils ont montré que sa seule raison d'être, qui lui tient lieu victorieusement de principes, est, en effet, d'être établi, de disposer de tous les moyens de contrainte, matériels et moraux, lui permettant de s'imposer, artificiellement mais effectivement. Le système des oligarchies et des privilèges qui consacre par le fait l'asservissement de la presque totalité des producteurs et élabore les vastes massacres en faisant de tous les centres vivants du monde, des centres antagonistes et destructeurs, n'est éliminé dans la raison humaine que par sa contre partie méthodique. Cet ordre rationnel fait partir d'en bas, de l'individu, de la vie, la force et le droit des sociétés, organise cette rénovation dans tous ses rouages, détruit tout autour l'arbitraire, le conventionnel, la superstition, et crée un organisme complet, car seul un organisme complet peut aspirer à la vie.

Ces serviteurs de l'esprit ont été plus loin que les premiers. Ils ont fouillé d'une façon plus utile, plus précieuse, l'évidence grossière des conséquences et des résultats qui nous entourent. Ils ont montré à qui et à quoi les peuples obéissaient en s'assassinant, et quelles sont les obéissances précises auxquelles ils doivent se plier pour se respecter. Entre les grands buts de solidarité et de paix dont la seule proclamation ne laisse qu'un écho dans les oreilles, et le chaos contemporain, ils ont inséré un plan de doctrine et d'action, comblé cette solution de continuité entre ce qui est et ce qui doit être ; ce vide qui, mieux que les canons et les légendes, a jusqu'ici protégé le privilège, et sa férocité toute divine.

Ils ne se sont pas laissés décourager par la grandeur d'une œuvre qui consistait à tout recommencer dans le domaine complexe et agressif des lois existantes. Ce sont ces hommes qui ont apporté à tous les malheurs publics, à toutes les souffrances collectives qu'il est possible d'éviter par des dispositions collectives, la seule solution viable.

Certes, il ne suffit pas de présenter une solution idéale pour qu'elle soit appliquée. Il faut, en tout cas, commencer par là, et un plan de reconstruction bien fait, adéquat aux réalités, comporte par lui-même une force d'existence telle que sa seule diffusion prend une valeur d'action,

puisque les multitudes populaires, puissance suprême, dont la défaite n'a été causée jusqu'ici que par leur incertitude et leur émiettement, feront ce qu'elles voudront quand elles le voudront. L'idée nouvelle n'est pas seulement une réfutation, c'est un système, et dès lors, on l'ensemence abondamment dès qu'on la dégage et qu'on la fait connaître.

*
**

Nous devons bien constater et cette constatation est surprenante, et elle est douloureuse, que les « rollandistes » se tiennent systématiquement à l'écart des logiciens et organisateurs sociaux, et se désintéressent de ce que nous appelons, d'après la vieille terminologie, la face positive du problème.

Est-ce antipathie de principe pour tout ce qui se rapporte à la « politique » ? Est-ce scrupule de proférer à la légère des affirmations péremptoires et d'oser dire en pénétrant dans le détail vivant : Ceci est la vérité ? Est-ce la phobie de certaines notions, comme celle de la violence ? Est-ce l'espoir qu'on arrivera par d'autres voies à guérir et à changer l'humanité ?

Toutes ces raisons sont bien faibles, et même bien enfantines. Qu'on tourne dans tous les sens qu'on voudra le mot : « politique », on ne peut empêcher qu'il signifie : réalisation, dans un domaine où tout est à réaliser et où l'idée pure se volatilise si elle reste idée pure. Ce dédain pour la politique semble emprunté sans examen au dénigrement systématique du catéchisme bourgeois.

Les garanties qu'offrent aux exigences de l'esprit et de la conscience le plan de reconstruction socialiste ? Mais n'est-ce point la mise en application docile et logique des vérités éternelles dont le culte nous est commun à tous ? Nous ne brandissons pas, après l'avoir découvert ou composé mystérieusement, un recueil de recettes magiques et hermétiques ; toute la structure de la réorganisation idéale est commandée par l'élimination d'anomalies abominables et il ne peut y avoir de fautes de calcul dans cette géométrie sociale révolutionnaire que les principes généraux de « Clarté » bornent et encadrent. Il n'y a pas plus d'outrecuidance à le proclamer qu'il n'y en a de la part des savants à proclamer l'infaillibilité des lois fondamentales des sciences appliquées, dans les régions délimitées, restreintes, pratiques, où les sciences appliquées sont autorisées à employer ce grand mot de vérité. Se permettre de trancher du détenteur de la Raison suprême, dans les grandes questions d'ordre philosophique, religieux, moral ou esthétique, témoigne d'une prétention qui fait sourire, mais elle fait aussi sourire la faiblesse de discernement qui entasse certaines injonctions élémentaires de l'évidence, pêle-mêle avec les définitions de l'absolu, dans cet abîme où Platon annonçait que se tient la Vérité Première.

D'autres solutions ? Il n'y en a pas. Il n'y a pas plusieurs façons d'ajuster ensemble toutes les poussées personnelles dans un dynamisme économique équilibré. Il y en aurait une autre, qui serait la régénération individuelle de l'homme qui, d'égoïste devenant bon, n'aurait plus besoin d'organisation ni de réglementation collective pour pratiquer le bien et vivre selon l'idéal. Il n'y a pas lieu

de s'arrêter sérieusement à la perspective de cette solution miraculeuse que de longs siècles de perfectionnement moral réaliseront peut-être, espérons-le, au profit de l'humanité future. Les conjonctures pressent les générations vivantes ; nous sommes écrasés par la guerre civile permanente ; la situation de l'humanité, c'est l'usure, la chute à l'abîme, et on nous propose d'attendre, pour que tout s'arrange, que les hommes se soient transformés sans exception (car il n'y a pas de contrainte, il ne doit pas y avoir d'exception), sur le modèle de ceux qui ne sont ici bas que de prodigieuses exceptions !

Quant à la « violence », qu'il soit permis de dire qu'on grossit et qu'on déforme à l'excès ce mot et qu'on arrive à faire une image désordonnée de ce qui n'est qu'une simple conclusion de bon sens qu'il faut ranger et ordonner à sa place avec les autres. Personne ne préconise l'action brutale et sanglante, tout au moins parmi les hommes qui ont précisément décidé de soustraire par la sagesse scientifique la mécanique sociale aux dérèglements de la violence. Il n'en est pas moins évident que l'ordre de raison et d'équité qu'il s'agit d'établir ne s'établira que si les intéressés l'imposent et le maintiennent, c'est-à-dire prennent possession du pouvoir, qui est le seul moyen humain d'imposer et de maintenir quelque chose. La violence, ou plutôt la contrainte, car il n'y a pas lieu de donner d'avance la forme la plus tragique à cette indispensable prise en possession du pouvoir par les victimes et les exploités, hors des mains des usurpateurs actuels, est par elle-même un élément neutre. On ne peut la qualifier en bien ou en mal que selon l'usage qu'on en fait. L'homme le plus imbu d'idées humanitaires et de sentimentalité admettra que la contrainte soit exercée vis-à-vis des criminels de droit commun pour les mettre hors d'état de nuire. Le régime militariste impérialiste se manifeste par une série d'actes qu'on n'a que trop tardé à assimiler à des crimes de droit commun. La violence n'a ici pour but que de désarmer. Son intervention n'est, à tous égards dans l'ensemble de la conception sociale révolutionnaire — et nous pesons les mots avant de nous en servir — qu'un détail et qu'un détail provisoire.

Je pense qu'en réalité il n'y a guère à la tendance d'esprit dont je parle de raison ni d'excuse. Elle est faite surtout de détachement et réadapte au modernisme la formule légendaire de la Tour d'Ivoire. Les serviteurs de l'esprit estiment que l'esprit a terminé sa tâche après avoir fait acte d'hostilité contre le débordement des maux, et plus d'une fois il arrive qu'ils ne se donnent même pas la peine d'approfondir et de réduire certaines confusions.

Aussi le fossé se creuse de plus en plus large entre des personnes qui communient pourtant dans la même haine de la barbarie dominante. Puisqu'il s'agit de changer un idéal en chose, pour modifier l'ordre des choses, et qu'il y a en présence sur la scène universelle des conservateurs et des réformateurs, les réformateurs négatifs sont forcément en

fait des conservateurs — quoi qu'ils disent, et quoi qu'ils veuillent. Leur poids s'ajoute à celui des masses qui se cramponnent au passé. Ils apportent, contre nous, la stagnation, l'obstruction et même l'opposition. Ce rôle leur est facilité dans l'opinion par cette réputation qu'ils ont d'être des esprits « avancés », ce qui n'est exact que pour celui-là seul dont ils se réclament.

N'ayant pas une avidité suffisamment consciente de l'avenir, ils succombent aux tentations du passé, et ils sont condamnés à sombrer dans la honte du pessimisme.

Ils vont rejoindre, bon gré, mal gré, en marge de la lutte organisée et régulière, les anarchistes, forces brisantes éparées, plus nuisibles par les conséquences de leurs actes individuels qu'utiles par l'héroïsme de leur exemple ; ils forment finalement une sorte de gauche ornementale parmi les « pacifismes » et les « libéralismes », néfastes parce qu'inutiles. Il y a beaucoup d'espèces de conservateurs. La conservation est une grande profiteuse. Pour elle, tout fait ventre.

Ils jugent le socialisme, cette jeune et géniale éclosion sortie depuis trois quarts de siècle de l'humanité millénaire, le socialisme réaliste et calculé, qui est à la fois l'âme et le corps de l'idée, et par quoi elle vivra si elle doit vivre — d'une façon souverainement sommaire. Se tournant exclusivement avec une obstination inflexible, vers hier, vers un épisode historique, ils déclarent sa faillite, en raison du flottement et de la défaillance qu'a montrés en 1914 une partie de cette minorité, au reste, totalement impuissante à enrayer les événements. Sans entrer dans les détails de ces crises d'idées, d'intentions et d'action, et sans absoudre les fautes lourdes des chefs et les compromissions malfaisantes, nous disons que c'est là un jugement d'une étroitesse inadmissible, et qu'on ne saurait régler ainsi le système de croyances et de tactique par qui se résument et se continueront organiquement tous les sursauts, toutes les ébauches, toutes les victoires et tous les échecs de l'esprit de révolte au cours des époques.

Il faut que la jeunesse fasse aujourd'hui hardiment son choix entre les deux tendances, considère que le jour est venu où les récriminations non basées sur un effort constructif précis, ne sont que décoratives et presque coupables.

C'est cette unité d'idée et de volonté qu'on trouvera, toujours identique, dans les pages de cette publication, voix et écho d'une formation internationale déjà puissante et qui, chaque jour se régularise et s'ordonne. L'esprit révolutionnaire est le complément de l'esprit de révolte. La pensée humaine doit se rendre indépendante pour fructifier en actes, et non pas pour être indépendante. Les « rollandistes » n'ont accompli que la première moitié de leur devoir d'hommes de pensée. Les invectives des moralistes ont été, cette fois-ci, trop profondes pour ne pas déblayer malgré tout la voie du travail. Cette voie, le piétinement de leurs disciples la ferme.



HOMMES

D'un volume à paraître « Avènement », nous extrayons les fragments de ce poème.

à Henry Torrès, son ami.

J'aurais tant voulu croire en vous...

Je suis revenu vers les hommes
portant l'héritage sacré
comme une couronne d'épines
entre mes mains ensanglantées...

J'aurais voulu me taire aussi
comme les morts dans leurs linceuls
afin que chacun entendît
les mots qu'ils ont prononcés seuls.

Il eût fallu un grand silence,
le recueillement de cent bouches,
le souffle éteint dans les poitrines
pour que s'accomplît le miracle.

Je jure : aucun orgueil en moi
ne levait un front sacrilège,
j'eusse accepté de mourir là
si quelqu'un en avait douté.

Je ne demandais qu'à me taire
puisque le silence des morts
mélait en moi son goût de terre
et de remords.

Ce n'est pas moi, j'en fais serment,
qui le premier ouvris la bouche.
Ce n'est pas moi, voyez témoins,
qui gravis la première marche

avec des jambes volontaires...

Vous m'avez prêté vos oreilles
quand je m'adressais à vos cœurs.
Vous avez exigé des gestes
quand il eût fallu, immobiles,
se taire ensemble et sangloter...

Le son de ma voix vous a plu
à l'heure où vous l'applaudissiez :
Je n'ai pourtant jamais parlé
pour le claquement de vos mains.

J'aurais plutôt tendu la joue
à vos poings et à vos crachats
si le geste n'était d'orgueil
depuis qu'un dieu l'a consacré...

Mais vous m'avez pris aux épaules,
vous m'avez dressé devant vous,
vous avez ameuté la foule
avec des paroles menteuses...

La mimique de mon visage
c'est vos doigts qui l'ont dessinée...
Vous étiez encor le souffleur
caché dans la nuit de son trou.

Vous étiez encor le public,
la rampe, la claque et le bouquet...
Allez ! dites « Cabotinage »,
aujourd'hui. J'ai bien mérité cet outrage.

C'est moi le coupable entre tous,
chacun de vous est « innocent »...
Ah ! ne le criez pas si haut
si c'est le cri de votre sang.

Je ne demande qu'à vous croire :
ne vous passionnez pas ainsi
« Innocent ! Innocent ! Innocent ! »
Quels visages d'innocence

vous avez, mes petits amis,

autour de moi, avec vos mains
de douceur — toutes griffes dehors —
belles mains qui m'étrangleriez bien
pour me sauver de mon orgueil...

Mais plus haut que vous, mon orgueil
rejoint au ciel les morts errants
parmi les étoiles glacées
et les soleils indifférents.

Des larmes coulent de leurs yeux
plus cuisantes que des reproches,
leurs blessures à mon approche
se sont rouvertes, sans un cri.

Oh ! silence, plus lourd au cœur
que les injures des vivants.
Que vous ai-je donc fait, mes morts,
pour que vous vous taisiez ainsi ?

Que vous ai-je donc fait, fantômes,
frères des astres aériens,
pour que vous détourniez la tête

et que si proches du soleil
dont l'éclat pâlit à côté
du rayonnement de vos fronts
vous me montriez encor la terre

— pardonnez-moi, pardonnez-moi —

Vous, que la terre a mis en croix.

NOËL GARNIER.

19 septembre-octobre 1921.

Les Tendances de l'Art moderne

Par André GYBAL

C'est une chose frappante que l'esprit réactionnaire qui préside aux conceptions artistiques dans les milieux de gauche en France. Les tendances les plus nouvelles de l'art sont pourtant en complète harmonie avec cette organisation de la vie collective moderne que le communisme tend à établir. Nous avons demandé à notre collaborateur André Gybal de faire connaître aux lecteurs de *Clarté*, en une série d'articles, les remarquables efforts entrepris au milieu de l'anarchie de l'art petit-bourgeois, par les plus courageux artistes.

On peut ne pas comprendre l'art moderne, ne pas voir les germes qu'il contient, être choqué même par certaines de ses manifestations, mais on ne peut ignorer le vaste mouvement international qu'il représente.

I.

J'ai dit maintes fois, depuis quatre semaines, mon sentiment sur ces choses. Je me répéterai donc. Et souvent dans les mêmes termes.

Mais il n'est peut-être pas inutile de revenir avec une sorte d'obstination sur les mêmes idées. Surtout en France : ce pays étant bien le moins averti, parmi les nations européennes, de son propre mouvement artistique.

C'est un étrange paradoxe. Autour de nous, un travail formidable s'est accompli. Paris, qui n'est plus, hélas ! que le nombril du monde impérialiste et réactionnaire, Paris, Coblenze moderne, abrite cependant les artistes les plus audacieux de l'époque. Un mouvement énorme s'est produit ici-même. Et les Français l'ignorent !

Constatation plus étrange encore : les milieux révolutionnaires sont, chez nous, les moins curieux des tentatives qu'ont faites, dans l'art plastique, les hommes nouveaux. Que dis-je ? Ils sont même les plus hostiles aux théories audacieuses qui conviennent à notre époque scientifique.

C'est une chose qu'il faut dire avec brutalité : nos camarades sont, en art, infiniment réactionnaires. Quelques-uns, oui, certes, se sont portés avec effort jusqu'à l'impressionnisme ; mais celui-ci est mort...

Ainsi sommes-nous obligés d'admirer tristement chaque jour que les seuls bourgeois réactionnaires de ce pays — et il n'est pas inutile de faire remarquer que beaucoup d'entre eux se sont informés, avec exactitude et depuis

son début, du renouveau des arts plastiques — aient aperçu clairement les vérités qu'apportaient avec eux les révolutionnaires de la chose artistique.

Cela provient, je pense, de ce qu'il n'existe, à Paris, aucune collection d'art moderne. L'impressionnisme lui-même, alors qu'il tient une place énorme dans les pinacothèques étrangères, est à peine représenté dans les musées de Paris.

Quant aux œuvres vraiment nouvelles, on ne les trouve que dans les galeries particulières. Comment donc le peuple pourrait-il connaître le mouvement artistique de ce temps ? A peine, une fois l'an, deux grands Salons se tiennent-ils au Grand-Palais. Mais la foule n'éprouve aucune curiosité de les voir : parce que nos militants ne les engagent point à le faire ; parce que les révolutionnaires sont les premiers à se gausser de l'art moderne ; parce qu'ils sont les premiers à condamner le cubisme et les écoles admirables qui lui ont succédé.

Or, voyez ce qui se passe en Russie. Les commissaires du peuple se sont efforcés d'initier les masses. A Moscou, deux *Musées d'Art étranger*, que l'on devrait bien plutôt appeler *Musées d'Art français moderne*, furent ouverts, dès les premiers jours de la Révolution. Ils ont été surtout constitués par l'apport de grandes collections particulières, celles, entre autres de deux hommes riches et merveilleusement avertis des tendances artistiques actuelles : MM. Morosov et Chtchoukine. Les commissaires du peuple ont jugé à bon droit que ces collections faisaient partie du patrimoine de la foule et qu'il était bon que celle-ci profitât aussitôt des enseignements qu'on en pouvait tirer. On y trouve rassemblés des Monet, des Pissaro, des Sisley, des Renoir, des Cézanne, des Gauguin, et des Van Gogh, — tous de premier ordre — des toiles d'Henri Matisse, de Maurice Denis, de Signac et de Cross, de Marquet, de Friesz et de Le Fauconnier, de Vuillard, de Guérin, de Dethomas, sept œuvres du douanier Rousseau, un bloc énorme de quarante Picasso, enfin une salle complète où l'œuvre de Derain semble s'épanouir en entier.

Voilà, je pense, une énumération qui suffit à faire juger la « barbarie » de ceux-là qu'on appelle les moujiks de

Moscou ! Mais quel Louvre, chez nous, ou bien quel Luxembourg pouvons-nous opposer à cet ensemble ? Et comment le peuple de France connaîtrait-il l'effort d'aujourd'hui, si les vieillards officiels, les troglodytes des Beaux-Arts s'opposent à ce que tant de toiles représentatives des tendances modernes soient accrochées aux murailles de nos musées ?

II.

Et pourtant ce mouvement moderne est l'un des plus éminents qu'on puisse mentionner quand on écrit l'histoire artistique des hommes : car il reflète exactement toutes les préoccupations intellectuelles de notre époque.

Chaque siècle marche d'un seul bloc vers un but qui l'attire ; il a ses aspirations, la grande poussée de ses désirs sociaux, de tels enthousiasmes intellectuels ; c'est là ce qui constitue « la forme spirituelle du siècle ». L'art est vivant qui épouse cette forme, qui s'affirme dans l'unité de cette idée ; et les artistes sont d'autant plus fidèles à la cause des hommes, qu'ils sont mieux pénétrés de cette ambiance née de l'évolution des idées, des connaissances, des coutumes humaines.

L'art c'est le monument évocateur érigé pour l'avenir, et qui doit permettre aux historiens de demain de découvrir, dans l'ombre des années mortes, la vérité de nos pensées, de nos coutumes, de nos espoirs. L'œuvre artistique doit constituer tout le souvenir qui demeure après nous.

Et c'est bien là ce qu'aujourd'hui l'on constate. Des mathématiciens établissent avec des signes qui représentent les nombres, des vérités lumineuses. L'inquiétant arcanes de l'univers est percé par la vertu de ces chiffres. L'ingénieur est l'esprit qui préside aux métamorphoses de l'existence humaine.

C'est dans la science même que l'artiste puise désormais ses symboles les plus hautains. Le Rythme, qui est musique, danse ou poésie, mais qui est né de la mathématique, s'impose tout d'abord à l'imagination de ceux-là qui recherchent dans l'art plastique un moyen d'expression plus sensuel.

L'art d'aujourd'hui ne peut être que constructeur. Il est rationnel comme la géométrie. Les images qu'il suscite, ont la splendeur définitive des axiomes, l'ordonnance logique de ces démonstrations qui suivent l'énoncé des théorèmes, la grâce claire et sereine des lignes infiniment galbées dont se composent les épures. La mathématique, qui est devenue la science la plus avancée parmi les sciences humaines, complète la poésie, l'arrache aux fumées

de la métaphysique, la situe dans un plan de certitude qui ressemble à l'écran lumineux, égal et blanc sur lequel on projette les images des films.

Telle est l'activité intellectuelle de notre époque : tel est son art. Les bâtisseurs doivent naître bientôt.

III.

Dans un temps où tous les chercheurs de la science s'attachaient à capter les forces de la Nature, la Force devait être aussi l'animatrice des arts plastiques. Elle n'y a point manqué. L'expression dynamique est désormais le but poursuivi par tous les peintres.

Ici, il est peut-être utile d'établir deux catégories. La force peut être active ou immobile. Ainsi l'électricité se présente-t-elle à l'état dynamique ou à l'état statique : force en mouvement ou force accumulée en vue d'une action ultérieure mais inerte en l'attendant.

Il semble aujourd'hui que ce soit le mouvement lui-même qui impressionne le plus fortement les artistes. Je crois qu'ils commettent, en cela, une erreur grave. La recherche du geste le plus mobile, de l'apogée de ce geste, n'est rien, en somme, qu'une manière impressionniste.

Et elle diminue la force d'une œuvre en la dispersant. Prenons un exemple : celui de la statuaire hellène. Le sculpteur grec adore la Nature ; il l'observe avec une lucidité joyeuse et sensuelle. Chaque phénomène l'intéresse ; chaque geste l'émeut. Et telle est l'œuvre minutieuse à laquelle il se complaît : noter avec exactitude tous les mouvements de la vie. Le voilà donc cherchant une attitude. Il a devant les yeux l'athlète qui s'élance ; un corps multiforme, tantôt roide ainsi que l'arc dans le moment qu'on le bande, tantôt passif et comme amolli par la vitesse même. Or, il y a, dans l'arrangement des muscles et des membres une position plus particulièrement mouvementée ; elle marque la période de l'effort ou de l'élan : c'est elle que l'artiste fixera dans le marbre. Il note donc l'instant le plus typique de la course : ce caractère d'instanéité, c'est tout l'impressionnisme. Œuvre parfaitement naturaliste. Certes, elle est harmonieuse ; encore faut-il ne la point regarder trop longtemps. On finit par éprouver je ne sais quelle fatigue — qui ne va pas sans une certaine impression de ridicule — à contempler un moment ce beau jeune homme figé depuis des siècles dans son effort de courir, une jambe en l'air et les bras et le cou tendus. Et il y a, dans ce geste trop particulier — la position où l'on est quand on atteint à l'apogée de l'élan étant unique, évidemment — un manque de diversité qui cause notre fatigue.

Mais, surtout, cette œuvre ne saurait être, en aucun cas, architecturale.

Rien, au contraire, ne satisfait mieux l'esprit, et ne réalise d'une façon plus complète « la masse monumentale », que le calme, l'immobilité des statues égyptiennes. Aucune action ne les anime. Plus souvent assises, même accroupies, que debout. Les deux pieds, bien à plat, reposent sur la terre ; le sol en est écrasé, comme une chose conquise. Force en arrêt. Position définitive. Les bras tiennent au corps. Aucun geste. Immobilité plus qu'orgueilleuse : le corps ne se dépense nullement. Il ne peut donc mourir. Mais si la synthèse a supprimé toutes les attitudes passagères, la possibilité d'une contemplation prolongée les restitue à l'imagination, dans leur extrême variété ; toute la diversité du mouvement est contenue en puissance dans la lourdeur figée de la pierre. Force statique ; force éternelle et infinie.

Un tel art est donc l'image même de la durée. Or, c'est le propre de l'architecture véritable de représenter l'Éternité. Les masses lourdes et solides nous apparaissent comme des objets que le temps ne saurait détruire. Les monuments égyptiens nous semblent éternels.

Ainsi peut-on démontrer que la recherche du mouvement est en opposition complète avec la conception architecturale.

Que les artistes d'aujourd'hui recherchent la force, rien de mieux : cela est conforme aux tendances scientifiques d'une époque où l'homme s'acharne de plus en plus à capter l'énergie des éléments. Mais qu'ils s'entêtent dans cette autre recherche parfaitement impressionniste du dynamisme et du mouvement, voilà l'erreur.

Elle est excusable. Nous n'avons pas d'architecture... Comment donc les peintres ou les sculpteurs seraient-ils tentés de construire des œuvres qui s'accordent parfaite-



ment avec l'immobilité du monument, qui fassent corps avec sa masse et, comme lui, symbolisent la durée.

Nous n'avons pas d'architecture ! C'est la grande misère de ces temps d'anarchie capitaliste. C'est la cause de toutes les angoisses, de toutes les tentatives infécondes, de tous les échecs. Aucun art collectif. Un individualisme féroce. Tout ce qu'on fait est inutile : du tableau de chevalet, et, en sculpture, de ces motifs propres tout au plus à servir de « garniture de cheminée » ! Le mot décoration n'est guère plus qu'un terme péjoratif.

...Certains, pourtant, ont compris le danger. Ils ont aperçu que le manque d'architecture était cause de leur indigence d'invention, — et aussi de leur dénûment matériel. Ils s'efforcent de réagir. Ils en parlent entre eux. Ils appellent le maître bâtisseur qui leur dira : « Ouvriers peintres, mes aides, ouvriers sculpteurs, maçons, je vais enfin vous utiliser. Voici des murailles ; je vous les confie ; et que la vie des couleurs, et que le grouillement des masses, de vos ciseaux, les embellissent et les complètent ! »

Ce désir de voir utiliser enfin, pour le grand œuvre architectural, l'art du peintre, du verrier, du céramiste ou du sculpteur, semble imposer aux grands travaux de maintenant, une orientation nouvelle. Et certaines œuvres aperçues au Salon d'Automne permettent qu'on présente ce renouveau du sens architectural.

Dès lors, il n'est pas douteux que seuls les artistes sont vraiment dans la bonne route qui tâchent à le développer en eux. Quels sont-ils, ceux qu'on peut tenir dès maintenant, pour des « couvreurs de murs » ? Quels sont les peintres que l'architecte, surgissant tout à coup, pourrait utiliser aussitôt ? Il ne saurait être question de les citer tous aujourd'hui. Je me bornerai donc, dans un prochain article, à prononcer quelques noms. Je sais que cette façon de procéder est la moins impartiale qui soit.

Mais est-il possible, en art, de n'être pas tendancieux ?

MOUJIKS

Par Anton TCHEKHOV (Suite)

Nouvelle inédite traduite du russe par L. Desormonts

Tous se turent. Quelques instants après, de nouveau le même cri prolongé et menaçant sembla sortir de terre :

— Ma-ria !

Maria, la plus âgée des deux brus, alla se coller contre le poêle, pâle comme un linge. C'était surprenant de voir sur le visage de cette femme laide, aux épaules si larges et si fortes, une telle impression d'épouvante. Sa fille, cette même enfant qui avait semblé si indifférente, assise sur le poêle, se mit à sangloter brusquement.

— Quest-ce qui te prend, choléra ? lui cria Fécla, l'autre belle-fille, une jolie paysanne, pourvue, elle aussi de larges et fortes épaules. Quoi, il ne nous tuera pas !

Le vieux expliqua à Nicolas que Maria avait peur de vivre avec Kiriak dans la forêt, et que chaque fois qu'il était saoul, il venait faire du tapage et la battre sans merci.

— Ma-ria !

Le cri, cette fois, venait directement de derrière la porte.

— Pour l'amour du Christ ! chuchota Maria qui soufflait comme si on l'eut plongée dans l'eau glacée. Pour l'amour du Christ !

Tous les enfants, autant qu'il y en avait dans l'isba, se mirent à hurler ; et Sacha en les regardant, se joignit à leur concert.

Dans l'isba entra en toussant un grand moujik à barbe noire, avec un gros bonnet d'hiver. A la lumière de la petite lampe, on voyait à peine son visage qui semblait effrayant. C'était Kiriak.

Il alla droit à sa femme qu'il secoua en lui bourrant le visage de coups de poing ; elle s'assit sous le choc, à demi assommée, sans une plainte, et tout de suite, le sang lui gicla du nez.

— C'est une honte, une honte, marmotta le vieux,

appuyé contre le poêle ; devant des hôtes, c'est une honte !

La vieille, toute courbée et silencieuse, ne fit pas un mouvement ; Fécla se mit à balancer son berceau ; Kiriak faisait peur, le savait, et visiblement, était heureux de produire un pareil effet ; rugissant comme une bête fauve, il attrapa Maria par le bras et la poussa vers la porte ; mais à ce moment, il aperçut les nouveaux venus, s'immobilisa, lâcha sa femme.

— Ah ! ils sont là ! le frère et sa famille !

Il se signa, marmotta devant l'icône, et chancelant sur place, écarquillant ses yeux rouges d'ivrogne, il continua :

— Le frère et sa famille sont venus dans la maison paternelle... de Moscou, ça veut dire ! Moscou, première ville, mère des villes, ça veut dire ! Pardon !

Et il se plaça sur le banc devant le Samovar. Dans le silence général, il se mit à boire, en tirant des lèvres, le thé de son verre.

Après avoir avalé bruyamment dix verres, il s'inclina sur le bord du banc et se mit à ronfler.

Alors, on s'arrangea pour dormir. Nicolas, parce que malade, eut une place avec les vieux,

sur le poêle ; Sacha s'étendit sur le plancher ; Olga s'en alla avec ses belles sœurs dans la grange.

— C'est comme ça ! dit-elle, une fois installée sur le foin à côté de Maria ; dans le chagrin, les larmes n'aident pas ; supporter, tout est là ; il est dit dans la Sainte Ecriture : A celui qui te frappe sur la joue droite, tends la gauche... C'est comme ça !

Puis, à demi-voix, elle se mit à parler de Moscou, de sa vie de femme de chambre dans une maison meublée.

— A Moscou, les maisons sont en pierre, et très grandes, dit-elle. Il y a beaucoup d'églises ; oui, c'est



(Eois gravé de Lebiéoff)

comme ça ! et dans les maisons, rien que des messieurs et des dames, tellement comme il faut, tellement convenables !

Maria dit qu'elle n'était jamais allée à Moscou, ni même dans le chef-lieu de son district; elle était tout à fait illettrée, ne savait aucune prière, pas même le Pater. Comme Fécla, l'autre belle-sœur, qui écoutait, assise un peu plus loin, elle était si peu développée qu'elle était incapable de comprendre n'importe quel raisonnement. Ni l'une ni l'autre n'aimait son mari. Maria avait peur de Kiriak et ne cessait de trembler auprès de lui; chaque fois qu'elle le subissait, elle avait des nausées, tant il puait la vodka et le tabac. Quant à Fécla, si on l'interrogeait sur l'ennui que lui causait l'absence de son mari, elle répondait :

— Oh ! pour lui !

Enfin, elles se turent. Il faisait frais; près de la grange, un coq chantait à toute gorge, empêchant le sommeil.

Au moment où la lumière bleue pénétra par toutes les fentes, Fécla se leva doucement et sortit; puis aussitôt, elle se mit à courir, en faisant résonner la terre sous ses pieds nus.

II

Olga avait voulu se rendre à l'église, et avait pris Maria pour l'accompagner. Toutes deux s'en allaient par le sentier des champs, heureuses de cheminer ensemble et de se sentir si proches.

Le soleil se levait. Très bas, sur la prairie, tournait un épervier; le ruisseau était assombri par un nuage qui traînait dans le ciel; mais au-dessus de la colline d'en face, s'étendant comme une étoffe lumineuse, l'église resplendissait, et dans un des jardins de barine, les freux croassaient avec violence.

— C'est rien, le vieux, racontait Maria; c'est la vieille qui ne vaut pas les quatre fers d'un chien. Son pain à elle, elle le couvre de beurre, elle s'achète du miel en cachette à l'auberge, et elle n'arrête pas de se mettre en colère parce que nous autres, on mange trop.

— Ah! c'est comme ça! Il faut supporter, voilà tout. Il est écrit : supportez toutes vos peines et tous vos fardeaux.

Olga parlait lentement, en chantonnant un peu, et son allure soucieuse et rapide tenait de celle des pèlerins. Chaque jour, elle lisait l'Evangile à haute voix, comme les diacres. Bien des paroles lui échappaient, mais les mots « amen » et « jusqu'à ce que » par exemple, elle les prononçait avec une onction ravie. Elle avait foi en Dieu; elle croyait à la Sainte Vierge et aux saints, elle croyait aussi qu'il ne faut rien offenser sur terre, ni les simples d'esprit, ni les Allemands, ni les Tziganes, ni les Juifs, et que c'est malheureux de n'avoir pas pitié des animaux; elle croyait à tout ce qui est écrit dans les Livres Saints, et lorsqu'elle répétait quelque chose de la Bible, même incompréhensible pour elle, son visage se faisait toujours humble, attendri et radieux.

— D'où es-tu, où es-tu née? demanda Maria.

— Du gouvernement de Vladimir. Mais j'ai été amenée à Moscou il y a longtemps, quand j'avais huit ans!...

Elles atteignirent la rivière. Sur l'autre bord, à même l'eau, une femme se dévêtait.

— C'est notre Fécla, dit Maria. Elle est encore allée de l'autre côté, chez les barines, après le régisseur. Une sans vergogne et une gueularde que c'en est une abomination !

Fécla, avec ses sourcils noirs, ses cheveux détachés, ses chairs demeurées aussi fermes que celles d'une jeune fille, avait sauté de la rive. Elle avançait en battant l'eau de ses jambes et en faisant jaillir des ondes autour d'elle.

— Sans vergogne que c'en est une abomination ! répéta Maria.

Au fond du ruisseau se levaient des traînées de vase remuée, et juste au-dessus, dans l'eau demeurée transparente, on voyait onduler des bancs de tanches. Sur les buissons verts qui se miraient dans l'eau, la rosée brillait; des souffles de chaleur se répandaient.

Quel magnifique matin ! Et que la vie, vraiment, aurait été belle sur ce coin de terre, sans la misère, l'affreuse, l'inexorable misère dont nulle part, on ne pouvait se garer ! Il ne fallait que se retourner vers le village pour revivre les impressions de la veille et pour effacer en un clin d'œil la douceur suggérée par le merveilleux paysage.

Une fois à l'église, Maria n'osa pas s'aventurer plus loin que le porche. Elle n'osa pas non plus s'asseoir, et resta debout tout le temps, avec obstination, quoique la messe ne dût commencer qu'à dix heures.

Pendant la lecture de l'Evangile, la foule s'écarta pour livrer passage à la famille du barine, deux fillettes en robes blanches, avec d'énormes chapeaux, et un garçon gras et rose, en costume marin.

Leur entrée émut fortement Olga qui, au premier regard, vit en eux des gens comme il faut, bien élevés et resplendissants de beauté. Quant à Maria, elle les regarda par dessous le front, avec autant de crainte que de malaise; c'étaient pour elle, non des êtres humains, mais des espèces de monstres prêts à lui sauter dessus si elle ne se rangeait pas assez vite sur leur passage.

Et chaque fois que le diacre faisait les répons avec sa voix basse, la pauvre femme avait un sursaut; elle entendait encore le cri effrayant :

— Ma-ria !

III

Ayant appris l'arrivée de Nicolas, les gens du village se rassemblèrent tout de suite après la messe dans l'isba des Tchikildéïew. Les Léonitcheff, les Matvéïeff, les Ilitchoff, vinrent demander des nouvelles de leurs parents, en service à Moscou.

Tous ceux de Joukow qui savaient lire étaient placés à Moscou dans l'hôtellerie, comme ceux du village voisin dans la boulangerie. Ils étaient valets de chambre, plongeurs, garçons d'office, depuis le temps du service où un certain Louk Ivanitch, paysan de Joukow devenu légendaire, servait au buffet d'un des clubs de Moscou et avait fait venir auprès de lui seulement des gens de

sa terre pour les placer dans des bars et dans des restaurants.

Nicolas avait été emmené à l'âge de onze ans par Ivan Makaritch, de la famille des Matvéïeff, qui servait alors comme chef de salle dans le jardin d'été de l'Ermitage. Et maintenant tourné vers les Matvéïeff, il disait avec insistance :

— Ivan Makaritch, c'est mon bienfaiteur. Je dois remercier Dieu jour et nuit, car c'est grâce à lui que je suis devenu un homme comme il faut.

— Mon petit père, interrompit une grande vieille d'une voix larmoyante — c'était la sœur d'Ivan Makaritch — nous n'entendons plus rien dire de lui, le cher enfant !

— L'hiver, il travaille chez Omone, et dans cette saison, quelque part, en banlieue... Autrefois, l'été, il rapportait à la maison des dizaines de roubles par jour, mais maintenant, le travail baisse, on se fait vieux !

Les femmes âgées et les jeunes aussi, regardaient le visage pâle de Nicolas, puis ses pieds, en chaussons de feutre, et disaient tristement :

— Tu n'as pas de chance, Nicolas Ossipitch. Pas de chance ! Dire que tu en es là !

Et chacun caressait Sacha. Elle était petite, très maigre, et malgré ses dix ans, n'en paraissait pas plus de huit. Parmi les autres fillettes, brunies par le hâle, avec leurs cheveux mal taillés et leurs longues chemises déteintes, cette enfant à la peau claire, aux grands yeux sombres et au ruban rouge dans les cheveux, semblait une merveille. On la contemplait avec les mêmes yeux que ces petites bêtes qu'on attrape dans les champs et qu'on rapporte à la maison.

— Et puis, elle sait lire ! annonça Olga en regardant sa fille avec tendresse. Lis, ma petite ! dit-elle en prenant l'Evangile dans le coin. Lis, et les fidèles écouteront !

L'Evangile était vieux, lourd, avec une reliure de cuir et des bords maculés par l'usage; il s'en échappait une odeur qui rappelait celle d'un moine entrant dans une maison. Sacha fronça les sourcils et commença à haute voix, en traînant les syllabes :

« Il vint un ange de Dieu dire en songe à Joseph : « Prends le fils et sa mère... »

— Le fils et sa mère, répéta Olga, déjà toute rouge d'émotion.

« Fuis avec eux en Egypte, et restes-y jusqu'à ce que... »

Aux mots « jusqu'à ce que » Olga ne put retenir ses larmes. Et Maria, puis la sœur d'Ivan Makaritch qui avaient les yeux fixés sur elle, reniflèrent immédiatement.

Alors, le vieux toussa, s'agita, à la recherche d'un mot aimable à dire à sa bru; mais il ne trouva rien et commença à se frotter les mains.

La lecture achevée, les voisins rentrèrent chez eux, très bien disposés pour Sacha et pour Olga.

Comme c'était dimanche, la famille ne bougea pas de la maison.

La vieille, que son mari, ses belles-filles et les enfants

appelaient Babka, prétendit tout faire elle-même; elle alluma le feu et prépara le samovar; mais, dès midi, elle grognait déjà, parce que tout l'ouvrage était sur ses bras.

Sans cesse, elle se tourmentait, pour empêcher les uns ou les autres de toucher à une miette, et pour empêcher aussi le vieux et les belles-filles de rester les bras croisés.

Elle s'aperçut que les oies de l'auberge se promenaient au fond de son potager, et elle courut de l'isba avec une longue gaule; elle en eut pour une grande heure à crier devant ses choux, aussi flétris et aussi ratinés qu'elle.

Ensuite, il lui sembla qu'un corbeau tournait comme un milan sur ses poules, et elle se jeta après le corbeau.

C'était ainsi, du matin au soir; elle se fâchait, menaçait, et souvent poussait de tels cris que les passants s'arrêtaient dans la rue.

Avec son vieux, elle était très dure; elle le traitait sans fin de feignant et de choléra; c'était un moujik tout à fait mou, qui, sans ses continuels reproches, serait resté parfaitement désœuvré, à bavarder, assis sur le poêle.

Aujourd'hui, il racontait à son fils ses interminables histoires avec ses ennemis, il se plaignait des humiliations qu'il devait endurer de ses voisins, et il était des plus ennuyés à écouter.

— Oui, disait-il, en se soulevant sur le coude, une semaine après l'Assomption, j'ai vendu mon foin trente copeks les quarante livres, oui, en bonne amitié. Bien, ça veut dire que le matin, j'apporte mon foin sans déranger personne; par malheur, voilà que je regarde, et qu'est-ce que je vois ? le vieux Antip Sedelnikoff qui sort de l'auberge ! Où vas-tu ? qu'il me dit à l'oreille...

Kiriak, tout alourdi et la gorge pâteuse, se sentait honteux devant son frère :

— C'est la vodka ! Ah ! mon Dieu, marmottait-il en secouant sa tête malade. Vous pardonnerez, frère et sœur, pour l'amour du Christ !

En l'honneur du dimanche, on avait acheté à l'auberge un hareng dont on avait mis cuire la tête dans la soupe.

Au milieu du jour, tous s'attablèrent pour prendre le thé, et burent longuement, jusqu'à transpirer, jusqu'à être comme ballonnés par la boisson; ensuite, on se mit à manger la soupe, tous à même la marmite de terre. Quant au hareng, Babka l'avait fait disparaître.

Le soir venu, comme chaque dimanche, le potier s'en alla lancer du haut du ravin ses pots mal venus ; en bas, sur la prairie, les jeunes filles commencèrent leurs chansons et leurs promenades ; les sons de l'harmonica se firent plus sonores. Puis de l'autre côté de la rivière un feu brilla, et dans l'obscurité, le chant des jeunes filles sembla plus ferme et plus doux, tandis qu'autour de l'auberge et dedans, le tapage des moujiks devenait plus fort; ils braillaient avec des voix avinées, et ils poussaient de telles imprécations qu'Olga, toute tremblante, répétait :

— Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !

Elle s'étonnait d'entendre jurer ainsi sans discontinuer, surtout les vieux, prêts pour la tombe. Mais les enfants et les jeunes filles qui entendaient cela dès le berceau, n'y prêtaient pas la moindre attention.

Quand ce fut la pleine nuit, les feux s'éteignirent, et cependant, l'animation ne cessa, ni en bas, sur la rive, ni en haut, autour de l'auberge.

Le vieux et Kiriak, tout à fait saouls, se tenant par le bras et se heurtant des épaules, s'en allèrent dans la grange où étaient couchées les femmes.

— Laisse, conseillait le vieux, c'est une créature tranquille !... c'est un péché...

— Mar-ia ! hurla Kiriak.

— Laisse, c'est un péché !...

Ils restèrent une minute devant la grange, et tous deux passèrent plus loin.

— J'aime les fleurs des ch-a-amps, clama tout à coup le vieux d'une voix de ténor aiguë et perçante. J'aime à les cueillir dans les champs.

Puis, il cracha, poussa un abominable juron et se dirigea vers l'isba.

IV

C'était par une brûlante journée d'août. Babka avait placé Sacha au coin du potager, avec l'ordre de surveiller les oies ; en ce moment, tout le monde était occupé ; on rassemblait les moutons autour de l'auberge en discutant paisiblement ; toutes les oies pouvaient donc profiter de l'heure pour envahir le potager ; et celles d'en haut, qui, devant l'auberge, levaient la crête pour guetter la vieille et son gourdin, et celles d'en bas dont on voyait la longue file blanche dans les pacages du bord du ruisseau.

Sacha attendit un moment, mais bientôt prise d'ennui, voyant que les oies n'approchaient pas, elle s'éloigna au bord du ravin.

Là, elle retrouva Motka, la fille aînée de Maria, assise immobile sur une énorme pierre et regardant fixement l'église.

Maria avait eu treize enfants, mais il ne lui en restait que quatre, et seulement des filles.

Motka, pieds nus, en sa longue chemise, immobile sur la pierre brûlante, avec le soleil qui lui tapait sur le crâne, semblait pétrifiée. Sacha vint s'asseoir auprès d'elle et dit, les yeux fixés aussi sur l'église :

— L'église, c'est la maison du bon Dieu. Chez les hommes brûlent des lampes et des bougies, et chez le bon Dieu, des veilleuses rouges, vertes et bleues, comme de petits yeux. La nuit, le bon Dieu se promène par l'église, et avec lui, la Sainte Vierge et le bon saint Nicolas. Toup ! Toup ! Toup ! Alors, le gardien a peur, peur ! C'est comme ça ! appuya-t-elle du même ton que sa mère. Et quand viendra le jour du jugement, toutes les églises seront emportées au ciel !

— Avec leurs clo-o-ches ? demanda Motka, en étirant chaque syllabe de sa grosse voix de basse.

— Avec leurs cloches. Le jour du jugement, les bon-

entreront au ciel et les méchants brûleront dans le feu éternel, qui ne s'éteint pas, tu comprends ! C'est comme ça !... A maman et aussi à Maria, le bon Dieu dira : « Allez à ma droite, dans le ciel. » Et à Kiriak et à Babka, le bon Dieu dira : « Vous, allez à gauche, dans le feu. » Et ceux qui mangent gras, aussi, allez, dans le feu.

Elle regarda le ciel, écarquilla largement les yeux et ajouta :

— Regarde là-haut sans remuer les yeux, on voit les anges.

Motka se mit à regarder le ciel et une minute de silence passa.

— Tu vois ? demanda Sacha.

— Rien ! répondit Motka de sa voix sourde.

— Moi, je vois ! Les petits anges volent avec leurs petites ailes... Melk... Melk... On dirait des mouches !

Motka continua à réfléchir, les yeux au ciel, puis elle demanda :

— Est-ce que Babka brûlera ?

— Bien sûr !

Juste au-dessous de la pierre, la déclivité était tapissée d'une molle bande d'herbe verte qui donnait envie de plonger les mains dedans ou d'y faire la culbute. Sacha s'y étendit et se laissa rouler en bas ; Motka avec son visage sévère, voulut en faire autant, et roula si bien que sa chemise lui remonta jusque sous les bras.

— Comme c'est drôle ! dit Sacha extasiée.

Toutes deux remontèrent la pente, afin de recommencer au plus vite. Mais, juste à ce moment, une voix menaçante et bien connue retentit.

Chose effrayante, Babka, édentée, osseuse, voûtée, ses courts cheveux gris éparpillés au vent, chassait avec une longue gaule les oies du potager. Elle criait :

— Voilà tous les choux abimés, pestes du diable, canailles d'enfer ! Mais ce n'est pas perdu ! Attendez que je vous époussète !

A la vue des fillettes, elle jeta son bâton pour s'armer d'une verge. Puis, attrapant Sacha par le cou avec ses doigts maigres et durs comme de la corne, elle se mit en demeure de la fouetter.

Pendant que Sacha pleurait de douleur et d'épouvante, une oie, patte après patte, le cou tendu, s'en vint jusqu'à la vieille chuchoter quelque chose qui était probablement une supplication ; cela fait, elle s'en retourna vers son troupeau qui la salua de sonores « ga-ga-ga ».

Le tour d'avoir la chemise relevée vint ensuite pour Motka. Alors, toute désespérée, pleurant à gros sanglots. Sacha rentra dans l'isba pour se faire consoler. Motka la suivit de près en gémissant de sa grosse voix de basse ; son visage qu'elle n'essuyait pas, était tellement mouillé de larmes qu'on l'eût dit trempé dans l'eau.

— Mon Dieu ! s'écria Olga en les apercevant. Sainte Mère qui est au ciel !

(A suivre.)

La Vie Sociale

Militarisme

Inconscient

Par Charles VILDRAC

Nous faisons du militarisme sans le savoir... C'est ce que Charles Vildrac constate dans cet article en dénonçant le mal que fait par les détours les plus inattendus la ploutocratie régnante au cœur et à l'intelligence de la jeunesse.

Il n'y a pas à se dissimuler que, soit par nature, soit par tradition, soit par éducation, beaucoup de Français sont guerriers et qu'on s'est toujours plu, dans ce pays-ci, à glorifier, avant tous autres, les héros ou pseudo-héros militaires.

En général, être soldat ne déplaît pas tellement aux jeunes gens, et leurs cousines sont désappointées s'ils vont les voir « en civil » à leur première permission.

Il faut vraiment toute l'insolente et révoltante sottise militaire pour dégoûter un garçon du peuple d'un état qui lui permet en somme assez facilement — dès le grade de caporal — de satisfaire un goût inné du Français pour les distinctions, les colifichets, les honneurs, la camelote des honneurs.

Voyez dans les bureaux de poste et les gares de provinces, les affiches ministérielles qui racolent les engagés volontaires. Elles sont illustrées : elles présentent l'image en couleur et minutieusement descriptive, d'un spahi ou d'un beau sous-off de chasseurs à cheval, « en tenue fantaisie ». Quelle tentation, pour un jeune homme qui a joué à la guerre pendant toute son enfance et qui sait, de-



puis l'école maternelle que le sabre est la marque extérieure de l'héroïsme !

Voyez le succès — d'ailleurs escompté par nos maîtres — des décorations de guerre en France. Remarquez avec quelle complaisance les anciens combattants — même pacifistes, même antimilitaristes — témoignent de leur valeur militaire, dans les histoires qu'ils racontent. Et constatez enfin que la presse de gauche, notre presse, celle qui a déclaré la guerre à la guerre, ne nous fait point grâce du sinistre et ronflant vocabulaire guerrier : Front prolétarien, vagues d'assaut, effectifs, troupes fraîches, etc.

Il serait malheureusement aisé de multiplier les témoignages de ce militarisme inconscient ; de cette enfantine faiblesse pour la « gloire des armes » et pour son brillant, son aveuglant appareil.

Eh bien ! il faut réagir. Réagir contre nos penchants s'ils sont ici pour quelque chose ; contrôler l'orientation qu'on leur donne dès l'enfance. Et s'il n'y a qu'intoxication, cessons pour le moins de nous intoxiquer ou de nous laisser intoxiquer.

J'ai la conviction que l'action révolutionnaire la plus pressante est l'action antimilitariste ; car la guerre déchire encore le monde et la folie des armements continue.

Mais si nous voulons faire de l'antimilitarisme efficace, il ne suffit pas que nous mettions au pilori les généraux assassins ; il ne suffit pas que nous combations la caserne en dénonçant l'officier abruti et la soupe immangeable. Dans ses manifestations directes, le militarisme ne surprend personne et, ce qui mieux est, il fait lui-même de la propagande antimilitariste. Nous ne le frapperons vraiment que si nous lui ôtons ses multiples, ses puissants moyens de séduction ; que si nous barrons ou détournons toutes les voies qui aboutissent à lui, qui préparent et accumulent l'esprit à sa loi.

Il va de soi qu'une telle entreprise implique un vaste programme d'éducation et notamment une complète réforme dans l'enseignement de l'Histoire.

Il y a longtemps que cette question est posée et ce n'est pas elle que j'entends développer aujourd'hui. Je voudrais seulement mettre nos amis en garde contre tout ce qui constitue l'éducation militariste inconsciente et il me suffira de leur signaler, pour aujourd'hui, un des plus terribles instruments de cette éducation ; instrument est le mot : il s'agit du clairon.

Tous les premiers dimanches du mois, le matin, dans toutes les communes de France, il y a l'exercice des pompiers. Cet exercice est généralement suivi d'un défilé avec clairons et tambours. Pendant une heure, des ouvriers villageois dûment casqués (« ça vous donne un air vainqueur ») et presque tous gradés, jouent au soldat et font courir un frisson héroïque dans le dos des gosses. (— Maman, viens vite voir, les voilà !)

La dernière fois que j'ai vu défiler les pompiers, c'était à Bernay, l'an dernier ; ils parcouraient en tous sens la petite ville et leur « clique » ne jouait pas : « As-tu vu la casquette » ou « Au

feu, les pompiers, la maison qui brûle... », elle jouait « la charge », tout simplement.

Quelles communes jetteront l'alarme aux autres en s'interdisant cette propagande mensuelle ?

Mais il y a plus grave encore et plus inconcevable. Tous les dimanches et tous les soirs d'été, aux portes de toutes les villes de France, à l'orée de bien des villages et surtout dans les fortifications de Paris, des milliers d'enfants du peuple s'exercent à jouer du clairon. Ils feront partie de sociétés de clairons ; ils seront « clairons » dans les bataillons de préparation militaire ; ils seront « clairons » dans l'armée ; ils contribueront à faire donner, s'il y a lieu, tout leur rendement aux retraites militaires et à faire « bondir les cœurs » au passage des régiments ; dans les exercices du terrible culte, ils seront les dispensateurs du plus beau, du plus sûr poison.

Et tous ces adolescents qui souillent avec leurs sonneries de caserne les retours de la campagne, les soirs d'été, dans les trains de banlieue, ce ne sont pas, croyez-le, des lecteurs de M. Barrès. Ce sont des ouvriers, des fils d'ouvriers. Et c'est leur père sans doute qui leur a donné un clairon pour leurs étrennes, leur père qui n'a pas assez entendu sonner le « Garde à vous » pendant cinq ans.

Ah ! ces clairons du dimanche ! J'ai souvent pensé, pendant la guerre, qu'on ne les entendrait plus après une telle leçon. Hélas ! est-ce parce qu'ils irritent davantage qu'on les entend davantage ?

J'avais aussi espéré ingénument que les mères ne donneraient plus à leurs petits garçons des panoplies, des képis, des canons et des soldats. Mais il se trouve qu'on a continué de fabriquer des canons et des munitions, même pour enfants !

Donc, antimilitaristes, mes amis, ce n'est pas la tâche qui manque. Et vous voyez bien que pour arrêter le courant tenace, nous devons remonter aux sources et, sans nous laisser prendre à leur apparence puérile, inoffensive, nous appliquer à les tarir.

LA MORALE BOURGEOISE

Par SÉVERINE

Nous avons demandé à notre grande amie Séverine de nous donner son opinion sur cette morale périmée, dont le dérèglement des mœurs consécutif à la guerre accuse la faillite et qui ne pèse plus que comme un poids mort sur la génération nouvelle.

Elle exista... dans un monde qui ne ressemblait guère à celui-ci et dont je pense demeurer l'un des derniers témoins.

Du Tiers-Etat, de cette classe moyenne qui se réclamait alors des vertus antiques, où les hommes s'avéraient probes et les femmes pudiques — mais qu'inexorablement pervertit l'« Enrichissez-vous ! » de M. Guizot — cette morale, vers la fin du Second Empire, semblait n'être plus réservée qu'à la petite bourgeoisie, limitrophe du peuple.

Celui-ci se débattait encore contre les trois tares que lui avait léguées son long esclavage : l'ignorance, le manque au soin de sa personne, l'ivresse. Mauvaises conditions pour se créer une morale à son usage ou pour accepter celle de la voisine, assez étroite et puritaine.

Mais le temps passa. La petite bourgeoisie, à son tour, fut gagnée par la corruption, contaminée par l'amour de l'argent, le goût de la dépense, le désir de paraître. Et ce qu'on avait pu dénommer la morale bourgeoise, l'espece d'évangile laïque en qui s'était résumé l'état d'âme d'une bonne partie de la nation, disparut totalement.

Un Quatrième Ordre avait surgi — ou, mieux, l'ensemble, jadis morcelé en trois et que décalait la formidable adjonction populaire, se divisait nettement en deux moitiés. Noblesse, bourgeoisie se fondaient en un seul bloc, aux instincts, aux aspirations presque identiques ; l'une zélatrice de l'Eglise, l'autre s'y déclarant hostile... mais toutes deux d'accord pour s'appuyer sur la caste militaire, sauvegarde des traditions, des sacristies et des coffres-forts !

Lutte de classes. De ce côté de la barricade, en groupe, les forces du passé unies pour la commune défense ; par ici, le peuple : un peuple sachant lire, écrire et davantage hanté d'apprendre ; entraîné par l'exercice des sports, au souci de sa dignité physique ; n'offrant plus que rarement le spectacle de l'ébriété.

Que serait venue faire là la pauvre morale bourgeoise de jadis, menue, propre, méticuleuse, entre ces formidables adversaires ? On s'en tint à la nouvelle : celle qui provenait de la tête comme la décomposition du poisson ; celle qui, chue de l'aristocratie en décadence dans les salons des banquiers, des fournisseurs de l'Etat, des grands négociants, avait ensuite peu à peu fait tache d'huile dans le monde plus modeste des fonctionnaires, des officiers ministériels, du commerce au détail, pour gagner enfin les limites extrêmes du Tiers-Etat.

Culte de la force ! Religion de l'argent ! Idolâtrie de la règle et de la formule, en tant que préservation du bien déteu !

La foi ? Rarement. S'il fallait, des auditeurs de la messe ou des habitués du confessionnal, retrancher les « fidèles » qu'amènent là seulement l'habitude, la bienséance, le désir de ne pas se distinguer de leurs pareils, le souci des relations ou des affaires, la crainte de l'opinion, sinon — dans les bourgades sans cinéma — le besoin de distraction, l'irrésistible envie de montrer une robe neuve, un chapeau à l'instar de Paris, s'il fallait exclure du saint lieu tous ceux-là, il ne resterait pas grand monde !

Les prêtres le savent bien : il en est même qui le reconnaissent. Mais l'Eglise, qui est habile, sait aussi que l'apparence est un des fondements de la réalité, que la fonction crée l'organe, que le nombre est une puissance — et elle se garderait bien d'approfondir. Il lui suffit que l'édifice soit plein et les têtes courbées. La guerre a fait beaucoup pour elle, qui a recruté parmi les deuils.

Non, la morale bourgeoise d'aujourd'hui ne s'était sur aucun idéal.

D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas, Dieu est en baisse, en dépit de ce qui précède. Sans quoi l'on n'aurait jamais osé, trois mois avant la guerre, en avril 1914 (prodige de double vue !) modifier, dans le Catéchisme du diocèse de Paris, le texte du V^e commandement, transformer la simple et formelle injonction : « Homicide point ne seras » en une indication conditionnelle alambiquée, où (déjà !) se prévoit la défense de la patrie. Sans quoi, non plus, on n'aurait pas osé — fût-ce avec l'autorisation des évêques — contraindre au reniement de leur Maître et de sa doctrine les serviteurs du « Dieu de paix ».

Pas un ne refusa, du reste. Ce fut parmi les protestants, il faut le reconnaître, que s'élevèrent les « objecteurs de conscience » — et les juges qui s'inclinèrent.

Au Christ suspect de défaitisme, gênant par l'Evangile (qui, du reste, à maintes reprises, fut copieusement censuré), on avait substitué une idole laïque, martiale, renouvelée, amplifiée, de tout repos pour les vieillards de l'arrière, telle qu'Ugolin dévorant ses enfants, telle que Moloch exigeant de la viande fraîche, de la proie jeune : la Patrie !

Etait-ce donc sur elle que reposait désormais la morale bourgeoise ?

Pas davantage que sur l'ancienne divinité. Parce qu'« il faut une religion pour le peuple », on avait instauré celle-là, mis sous l'Arc-de-Triomphe les restes d'un inconnu, peut-être bien d'un Allemand, peut-être d'un déserteur, investi soudain, au hasard, de toutes les vertus, alors qu'il avait peut-être tous les vices ; et fait de cet X..., avec le concours d'une presse dépendante, l'objet du « culte nouveau ». Mais, sauf les morts, quelle avait été l'attitude de ceux qui représentent leur classe — puisque leur classe ne les contraint pas à la décence ?

Deux ouvrages sont, là-dessus, étonnamment suggestifs : les *Souvenirs de guerre*, écrits au jour le jour, du peintre Jacques Blanche, mordants, vivants, tout à fait curieux ; et le *Bonnet rose* de Georges Michel, qui, après l'*Epoque Tango*, du même, détermine bien l'attitude d'une partie de la classe dirigeante. Que si l'on ajoute à cela la lecture des *Chercheurs d'or*, de Pierre Hassye, des *Rois de Babel*, de Maurice Verne, et de quelques retentissantes chroniques des tribunaux de ces dernières années, on est tout à fait édifié.

Je ne conclus pas à la généralité. Ce serait sot et risquerait d'être injuste. Mais étant donné que seules viennent à la surface les affaires impossibles à étouffer ; par le nombre de celles qui surgissent on peut supputer quelle multitude demeure dans l'ombre.

Quand ces gens-là ne godaillaient point ou ne fox-trottaient pas sur le charnier de l'Hartmannwillerskopf ou d'ailleurs, ils prélevaient la livre de chair de Shylok sur le flanc de la Patrie ; ils brocantaient, ils mercantaitaient, indifféremment avec le compatriote, avec l'allié, avec le neutre, avec l'ennemi !

Alors... si ni Dieu ni Patrie, quelle armature a la morale bourgeoise ?

La probité ? Le système D a régné peut-être encore plus à l'arrière qu'à l'avant. Sous le fanion de l'Union sacrée, on s'entredévorait, chacun tirant à lui. Quiconque vendait quoi que ce soit ne songeait qu'à exploiter le client jusqu'aux os, jusqu'aux tripes ! La faim des uns faisait la graisse des autres !

La pudeur ?... Laissons là de certaines ambulances où vraiment l'amour du prochain s'exagéra. Laissons de même cette sorte d'hystérie qui poussa l'individu, aux époques tragiques, à vouloir vivre hâtivement et pleinement. Tenons-nous-en à l'extérieur. Mais, dès la seconde année, dans les dancings clandestins où allaient cependant d'« honnêtes dames », jamais elles ne se montrèrent pareillement dévêtues. Et les bals « patriotiques » qui suivirent furent, oui, de beaux scandales.

Dans la rue même, la pointe du décolleté rejoignait la taille, la jupe s'arrêtait aux genoux, et le corsage, transparent, ne laissait rien ignorer...

La famille ? Jamais on ne divorça autant. Et pour cause ! A ce point que les enfants les plus légitimes ne parviennent pas à reconnaître leurs parents ; ceux-ci guère davantage — et le public encore moins !

Encore une fois, quelles vertus demeurent dans ce naufrage ? A quelle branche la raccrocher, cette morale bourgeoise qui déjà ne valait pas cher avant 1914 et ne vaut plus rien aujourd'hui ?

Qu'il y ait d'honnêtes familles dans la bourgeoisie, cela c'est certain. Elles se régissent grâce à une hérédité sans déchets, à des traditions qu'une heureuse chance leur a permis de conserver, de se transmettre fidèlement. Mais chacune, en quelque sorte, constitue une chapelle particulière ; a sa Charte spéciale, qu'à moins de mariages consanguins (lesquels sont le plus souvent déplorables pour l'avenir de l'espèce), l'intervention du dehors est appelée à dissoudre.

Au total, il n'y a pas de directive commune. S'il

en est d'affichée, un commentaire secret en annule aussitôt l'effet.

On dit à l'enfant : « Ne tue pas ! » Mais aussitôt après : « Tu feras la guerre ». On lui recommande de respecter le bien d'autrui — mais on lui inculque par l'exemple, par le propos, le mépris des imbéciles qui n'arrivent pas « à se débrouiller », à spéculer sur la naïveté, l'imprudence, ou le besoin du voisin. On l'exhorte à être bon, c'est même très bien porté ; mais on lui apprend que la première loi du patronat consiste à payer le moins possible le producteur, et à gagner le triple ou le quadruple sur son travail, sa fatigue, et sa détresse.

Quant aux filles, c'est bien simple. Vu la diminution de l'élément masculin, jamais la course au mari ne fut plus âpre. Alors des mères, par elles-mêmes respectables, perdant tout sens de dignité, attifent leurs enfants de la façon la plus aguichante, et tolèrent, quand elles ne les conseillent pas, les petites manœuvres qui doivent déjouer la concurrence et fixer le choix du « bon parti ».

Elles sont d'ailleurs fort avisées, ces fillettes, et cela n'est peut-être pas un mal. Les yeux neufs ont tôt fait de percer les conventions dont le monde essaie de masquer son absence de principes et ses convoitises. N'importe ! Toutes les chasses à l'homme se ressemblent, quel qu'en soit le rite. Et je me suis sentie parfois plus mal à l'aise dans un salon « comme il faut » parmi les sourires complices de l'assistance, que je ne l'aurais été au promenoir des Folies-Bergère. Celle qui cherche à dîner me paraît plus innocente que celle qui, bien née, bien élevée, se livre, sous les auspices des siens, presque au même manège, pour conquérir l'auto rêvée !

Est-ce donc mieux, en des zones moins hautes ? Parlons-en ! Le métier manuel, ou plus exactement le labeur ouvrier est tombé en mépris. Sur la foi des romans et des films, d'après l'écho de quelques aventures exceptionnelles, les parents n'ont plus compté que sur la dactylographie, que sur la sténographie, pour faire l'avenir de leurs filles, les faire accéder à un monde supérieur où les rois du moment épousent des bergères. De quelle main ?... Ils n'y ont pas songé assez, et peut-être qu'au fond ils n'osent pas trop se le demander. La vie est si dure !

La morale, la vraie, elle sortira du monde nouveau qui s'élabore dans les limbes lointains, se perfectionnera par l'usage, et vaudra par ce que vaudra lui-même l'individu.

Rien de bon ne peut sortir aujourd'hui d'une société qui se désagrège et qu'empoisonne l'odeur des pourrissoirs. C'est au peuple à se dégager d'un passé lourd de préjugés, de superstitions, d'attentes, de foi au miracle, de sommeils trop profonds et de réveils trop courts. Nous ne pouvons, nous, que l'y aider de notre mieux, de toutes nos énergies, de tout notre courage.

Car d'avance nous savons que sa morale sera juste et belle, établie sur l'égalité des sexes, la fraternité des peuples, le respect de la conscience, et l'amour de cette Justice, divinité sans cathédrales, sans autels, sans prêtres, sans holocaustes, qui est le plus haut idéal humain !



La Vie politique

Les Intérêts et la Sottise

Sous cette rubrique, nous donnerons dans chacun de nos numéros les faits glanés par nos collaborateurs dans la presse bourgeoise de tous les pays et capables d'illustrer l'entreprise menée contre l'intelligence internationale par les intérêts au pouvoir.

ON apprend que M. de Monzie a entrepris d'obtenir la suppression de la loi sur les bénéfices illicites. C'est une manifestation de bon sens bourgeois dont il convient de le féliciter — bien qu'elle soit tardive. Je ne reviens pas sur les arguments juridiques apportés par M. de Monzie, un seul compte, c'est celui qu'il ne donne pas.

Le voici : un gouvernement capitaliste n'a pas le droit d'encourager l'esprit révolutionnaire par des lois.

Or, la loi sur les bénéfices illicites est anticapitaliste au premier chef.

Le profit est à la base de la société capitaliste. Les profiteurs sont donc la clef de voûte d'une pareille société où tous les profits sont licites. Un gouvernement bourgeois qui entreprend de déconsidérer les « profiteurs » lutte contre ceux-là même qui constituent l'élément actif et constructif de l'organisation économique qu'il représente.

En menaçant les profiteurs par une loi sur les « bénéfices illicites », les gouvernements capitalistes commettent une sottise impardonnable puisqu'ils se blessent eux-mêmes.

Cédant à une déplorable faiblesse démagogique, ils encouragent dans les masses un mouvement d'espoir révolutionnaire qui dépasse largement leurs prévisions.

Par la force même du régime dont ils sont les prisonniers, la loi qu'ils ont élaborée s'avère rapidement inefficace. Dans le peuple, l'amertume de la déception s'ajoute à l'espoir révolutionnaire. A ce jeu-là on perd toujours et quand arrive M. de Monzie il est trop tard.

Il ne reste plus qu'une bêtise à faire : rapporter la loi.

AVEZ-VOUS suivi le duel rapide qui s'était engagé il y a une dizaine de jours, dans le camp même des plus implacables ennemis de l'intelligence entre le trust Bunau-Varilla et le trust Dupuy ?

Depuis longtemps la presse bourgeoise ne nous avait

pas donné spectacle aussi impudique. Il semble que le conflit soit terminé ou, du moins, apaisé.

Sans revenir sur les ridicules prétentions du trust Bunau-Varilla à se couvrir de la « liberté de la presse » et à défendre « la conscience française » contre les attentats de l'« argent-maitre », ni sur la réponse du *Petit Parisien*, envisageons seulement la valeur respective des adversaires au point de vue de la conservation sociale dont ils étaient les champions au même titre.

Deux conceptions de la dictature de la presse étaient en présence : celle du journal unique et celle des journaux multiples.

L'idée du journal unique absorbant la presque totalité des lecteurs du pays par tous les moyens est celle de MM. Dupuy.

Elle est audacieuse et s'inspire (comme un roman de Jules Verne) des idées les plus modernes... Elle n'a qu'un tort, c'est de manquer absolument de valeur au point de vue psychologique.

Ce qui fait la force d'un régime économique qui prétend s'appuyer sur la démocratie, c'est l'unité de doctrine économique servie par des partis politiques divers, dont le plus puissant est d'ailleurs celui de l'indifférence.

C'est ainsi qu'à Bercy on obtient par des coupages toutes sortes de vins « au goût du client » qui ne sont jamais que du vin procurant aux buveurs l'ivresse qu'ils lui demandent.

La grande presse d'information, qui s'était développée au début du siècle, n'avait fait qu'imiter les négociants de Bercy.

L'agent de publicité Rénier, qui était parvenu à lier par des intérêts communs le *Matin*, le *Journal*, l'*Echo de Paris*, le *Petit Parisien* et leurs comparses, avait mis entre les mains du gouvernement une arme d'autant plus sûre que les aspects en étaient variés. La préparation à la guerre, la guerre et l'incroyable abaissement intellectuel et moral consécutif, offrent l'illustration la plus éclatante de la valeur conservatrice du trust à journaux multiples.

Chacun lisant « son » journal avait l'illusion qu'il

suivait « sa » politique, alors qu'il soutenait la politique économique à un seul aspect du syndicat des grands journaux d'information, organe du syndicat des profiteurs de guerre.

Dans la querelle récente où nous n'avions pas à prendre parti, il nous semble bien que le projet de MM. Dupuy offrait moins de valeur conservatrice que l'autre, malgré ses buts ambitieux et quels qu'aient été ses appuis à l'intérieur et à l'extérieur.

Il semble que MM. Dupuy l'aient compris, puisqu'un accord temporaire auquel l'onction et la solennité de M. Arago n'ont pas été étrangères a pu intervenir entre les concurrents pour de nouvelles et fructueuses complicités.

A l'occasion des élections successives, comme conseillers municipaux de Paris, de Marty et de Badina, M. Héraud, leur collègue, a déclaré à l'Hôtel de Ville, au cours de la séance du 21 novembre, que lorsque le suffrage universel se trompait, on ne devait pas céder à ses erreurs.

Comme il avait raison, M. Héraud, et comme les Américains l'ont compris qui n'ont pas encore permis de siéger à Lee et Cassidy, conseillers municipaux socialistes de New-York, élus depuis deux ans déjà.

En novembre 1919, New-York avait envoyé à l'Assemblée du département 5 députés socialistes et 4 délégués du même parti au Conseil municipal.

L'Assemblée de l'Etat de New-York réparait l'erreur du suffrage universel en expulsant les cinq conseillers immédiatement ; exemple notable en bien digne d'être suivi.

La Ville cependant n'osait pas le suivre. Il est vrai qu'elle avait fait appliquer à deux délégués éventuels au Conseil municipal l'expulsion préventive. Je veux dire que Lee et Cassidy, candidats socialistes, battus à quelques voix seulement, l'avaient été manifestement par fraude ; au point que la Cour suprême intervenait pour faire établir par la commission électorale un nouveau compte des voix qui leur avaient été attribuées. Ce compte établi, il en ressortait clair comme le jour que les deux socialistes avaient été bel et bien élus.

Devant cette constatation fâcheuse, la commission s'était aussitôt endormie d'une pesante sommeil.

Il n'a pas fallu moins de deux ans et la menace d'un procès retentissant pour la réveiller et pour l'inciter à rapporter ses conclusions.

AUX Indes anglaises on fait mieux. On répare les errements de l'humanité. Après les massacres d'Amritsar, la répression de l'insurrection des Moplahs et les journées sanglantes de Bombay, voici l'assassinat de 56 prisonniers hindous, étouffés sous une bâche, au fond d'un wagon.

Nous ne cherchons pas à faire du sentiment sur cette affaire, mais elle n'est pas un banal incident de guerre civile. Elle met en cause tout le colonialisme sauvage des blancs, à quelque nation qu'ils appartiennent. Quand on connaît la haute valeur de tels révolutionnaires hindous, égyptiens, indo-chinois, syriens qu'il nous a été donné de connaître et qu'on pense au pouvoir absolu donné sur eux et leurs camarades à d'imbéciles adjudants de race blanche, on éprouve un sentiment de honte profonde pour l'intelligence autant que pour le cœur.

On ne sait pas assez, par exemple, de quelle manière

ceux qui se font volontiers dans la métropole les champions de la santé publique, organisent systématiquement l'empoisonnement de l'indigène dans la colonie.

La lecture d'une brochure qui paraîtra prochainement sous la signature d'un de nos amis annamite, N'Guyen ai Kuac, donne un regain d'actualité à une lettre adressée par M. Sarraut, actuellement ministre des colonies, à ses résidents, alors qu'il était gouverneur de l'Indo-Chine.

Cette lettre fut d'ailleurs publiée en son temps par divers journaux et revues de gauche :

Monsieur le résident,

Conformément aux instructions de M. le directeur général de la Régie, j'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir seconder les efforts de mon service dans l'établissement de nouveaux débits d'opium et d'alcool. A cet effet, je me permets de vous adresser une liste des débits qu'il y aurait lieu d'installer dans les divers villages mentionnés, dont la plupart sont totalement privés d'alcool et d'opium.

.....
Ce n'est que par une entente complète entre votre administration et la nôtre que nous obtiendrons les meilleurs résultats pour le plus grand bien des intérêts du Trésor.

Or, quand M. Sarraut écrivait cette lettre, il y avait déjà 1.500 débits d'opium et d'alcool pour 100 écoles sur mille villages indo-chinois.

Ce qui se passe là-bas se passe partout. C'est ainsi qu'au Sénégal, nous disait Jean-Richard Bloch, on a interdit la vente de l'alcool au verre. Il ne se vend plus qu'au litre.

Et l'Intransigeant, voulant nous enfler du légitime orgueil d'être des blancs, écrit après cela, avec un candide apitoiement :

« La race noire, pour ne parler que de celles dont les fils ont, pendant la guerre, combattu à côté de nous pour la même victoire, est une race en pleine décadence physiologique. »

ET si nous parlions de la nôtre, de notre race, sans enfants, minée aussi par le même alcoolisme, encouragé pour la vertu patriotique et budgétaire qu'il contient...

On a confié le sous-secrétariat à l'enseignement technique et aux sports (dépendant du ministère de l'Instruction publique) à M. Gaston Vidal, qui ne s'embarrasse pas le moins du monde d'avoir évolué (le tout en moins de deux ans) du révolutionnarisme de l'Association républicaine des Anciens combattants au patriotisme alimentaire du Bloc national.

Or, voici un passage splendidement caractéristique du discours que ce « ministre des sports » (comme on l'appelle) prononça le 25 novembre 1920, au banquet national des Débitants de boissons :

« La race des parlementaires ayant le courage de ses opinions se perd ; je vous soutiendrai pourtant, vous, les débitants, envers et contre tous. »

Cela, je pense, se passe de commentaires.

EN attendant que, par l'acool, le complet abrutissement nécessaire à la démocratie bourgeoise règne, « les savants » nous donnent de curieux exemples de troubles mentaux renouvelés...

Pas de rapprochement franco-allemand chez les savants !

Sous ce titre, un *Echo de Paris* de ce mois nous fait

part de l'émotion soulevée parmi les savants par le vote récent de huit membres de l'Académie des Sciences en faveur du mathématicien Einstein :

— Nous verrons dans dix ans ce qui restera des théories d'Einstein, a bien voulu dire à ce sujet M. Lemoine.

Mais le plus beau, c'est ce qu'ajouta M. Lecornu, de la section de mécanique :

— Nous ne voulons aucunement, déclara ce savant (!), de ce théoricien qui démolit notre mécanique.

Comme nous comprenons l'exclusive prononcée par M. Lecornu ! Que deviendrait en effet ce pauvre M. Lecornu, rempart de la science française, si un méchant théoricien (boche par-dessus le marché) lui démolissait SA mécanique !

ON a prétendu qu'à Washington, M. Briand avait fait preuve de beaucoup plus d'esprit. On sauve l'honneur comme on peut. L'esprit est un article français d'exportation comme les femmes, les vins et les cuisiniers.

C'est d'ailleurs le plus désagréable de tous.

Aussi, les lamentables plaisanteries de M. Briand sur « les cuirassés chasseurs de crocodiles » et « les sous-marins explorateurs de la faune sous-marine » ne nous ont-elles pas surpris, malgré les étranges illusions qui semblent être celles de M. Briand sur l'existence des crocodiles en haute mer...

Mais quelle piètre figure a fait — avec son pauvre esprit — M. Briand, au milieu de ces hommes solides, blancs ou jaunes, âpres à se disputer le pétrole et la mer, gonflés de sympathie armée, de haine emmiellée, de générosité sournoise.

Quel bonheur que tout soit faux semblant, maquillage et clinquant dans les paroles publiques des hommes d'Etat !

C'est cela qui a sans doute permis à M. Briand, avec les artifices d'une taille voûtée, d'une voix grave et métallique et d'un sourire félin entre deux poils, de rassurer les puissances étrangères sur le militarisme français, dans le même temps qu'il faisait de l'armée française le chien de garde de l'Europe bourgeoise.

L'Europe n'est plus — c'est une constatation banale — le centre de gravité de l'équilibre mondial, et l'on devait à Washington regarder avec quelque pitié M. Briand, ce voyageur d'un autre âge, venu du petit continent de la turbulence, pour se montrer éloquent et spirituel...

AVANT que, dans un prochain numéro, l'un de nos collaborateurs étudie dans son ensemble la Conférence de Washington, il convient de citer ici quelques-unes des paroles de M. Briand, les plus étonnantes et mémorables, pour ce qu'elles supposent d'imbécillité dans la démocratie qui les recueille pieusement :

« Et puis, a-t-il dit à M. Stéphane Lauzanne, du « *Matin* », je rapporte quelque chose encore. Je rapporte la proclamation, faite par M. Hughes, au nom de sa nation, au nom de son gouvernement, au nom de son parti, de la solidarité morale, complète, absolue, entre l'Amérique et la France. Cette proclamation, M. Hughes l'a faite deux fois : solennellement lundi, devant les peuples assemblés, catégoriquement mercredi, devant les délégations réunies en comité privé. Cette proclamation vaut tous les traités. Venant de l'Amérique, elle suffit à la France. »

On a beau être revenu des « chiffons de papier », on

ne peut pas tout de même supposer qu'un homme d'Etat soit assez naïf pour croire ou bien que ce qu'il dit est la vérité même, ou bien que des paroles aussi bêtes puissent faire réfléchir nos anciens associés sur le sérieux de leur engagement.

Savourez bien cette « solidarité morale ». Mais ce qui ressort de plus grave d'une déclaration comme celle-là, c'est que voilà la France — passée puissance auxiliaire — devenue au cas de conflit anglo-américain, « fidèle second » de l'Amérique.

Or quelque chose « qui vaut plus qu'un traité ou qu'une proclamation », comme dirait M. Briand, et qui dépasse de beaucoup une affirmation de « solidarité morale », c'est la désignation, il y a déjà près d'un an, de M. Jules Cambon, président du Conseil des ambassadeurs, ancien ambassadeur de France à Washington, Madrid et Berlin, comme chef de la filiale française de la *Standard Oil Cie*, trust américain des pétroles.

C'EST bien un rôle de colonie qu'entend faire jouer l'Amérique capitaliste à la France dans l'avenir.

Ses grands hommes d'affaires ne s'en cachent pas et il faut avoir causé avec eux pour savoir de quelle manière ils entendent relever à leur profit un pays ruiné, saigné, qu'ils convoitent ensemble et qu'ils méprisent.

Aussi bien entre-t-il dans le plan de désarmement de M. Hughes, quand il réduit la flotte américaine, de l'augmenter de toute la flotte française.

C'est ce qui permet à l'amiral de Bon, expert naval pour la France, de faire à Washington cette déclaration appuyée par les représentants des Etats-Unis :

« La flotte des cuirassés français est tombée à 225 mille tonnes environ.

« La France ne peut appliquer à sa flotte la réduction de 40 0/0 proposée, ni à ses constructions le congé naval de 10 ans.

« En conséquence, elle demande d'avoir droit au moins à 300.000 tonnes.

75.000 tonnes d'augmentation ; pas mal, le désarmement !

« Quant aux sous-marins, continue l'amiral, en raison de l'ampleur de notre domaine colonial et de l'étendue de nos côtes, nous demanderons d'avoir droit au même tonnage que l'Angleterre et l'Amérique, soit 90.000 tonnes, étant bien entendu que nous aurons le droit d'employer ce tonnage comme nous l'entendons, soit en construisant de grands sous-marins, soit en construisant de petits sous-marins côtiers. »

En rendant compte de cette déclaration, le journaliste du *Matin* ajoute avec beaucoup de pureté apparente :

« Une légère supériorité existerait en faveur des sous-marins franco-américains, mais cette supériorité n'aurait pas grande importance, étant donné le rôle spécial de ces bateaux. »

Chacun sait que le « rôle spécial » de ces petits bateaux consiste à couler tous les grands.

Cela va fort bien avec la belle note de M. Hughes écartant de la limitation des armements les avions et les hydravions qui, avec les sous-marins, constitueront les armes essentielles de la guerre prochaine.

Et cela est l'image même du fiasco de la présente conférence de désarmement. Parler de désarmement en régime capitaliste, c'est dire une bêtise énorme.

Washington aura probablement rendu la guerre ouvertement inévitable.

Les Intellectuels et l'Internationale communiste

Par A. LUNATCHARSKI (Suite et fin)

Les « célébrités »

Sur le terrain de la science et de l'art, les intellectuels parvenus aux plus hauts sommets de l'intelligence acquièrent une originalité et une individualité qu'il est indispensable d'étudier. Ceux-là ont tellement élargi leur esprit, ont acquis une telle faculté d'analyse et de synthèse, qu'ils exercent une influence profonde sur ceux qui se groupent autour d'eux. Ainsi ont fait Marx, Engels, Lassalle et Lénine.

Et nous pouvons constater avec satisfaction qu'il ne manque pas aujourd'hui de prophètes qui tournent les yeux vers notre soleil levant.

Lorsqu'on pense que le grand botaniste russe Timirjasev, quand il se sentit près de mourir, voulut consacrer ses dernières paroles à bénir Lénine et son œuvre. Lorsqu'on pense que l'idée communiste a toute la sympathie d'hommes de l'envergure d'Einstein, le plus grand physicien des temps modernes, et du prestigieux Nathorp. Quand nous entendons dans la forteresse où nous sommes assiégés, s'élever de là-bas les grandes voix de Bernard Shaw, de Romain Rolland, d'Henri Barbusse, d'Anatole France et tant d'autres ; quand nous voyons la jeunesse marcher le cœur débordant d'espérance vers le progrès social et l'émancipation, nous avons le droit de dire qu'un formidable courant intellectuel va bientôt se dessiner et, rompant les digues de tous les préjugés, entraîner le monde intellectuel vers le communisme.

En Russie même, il y a des hommes comme Gorki, Brioussow, Serapimowitsch, Majakowski, dont les conceptions en tant que chefs d'école littéraire diffèrent entièrement et qui sont pourtant venus apporter leur appui à notre œuvre.

Mais sur notre route il y a encore bien des obstacles et des dangers. Il n'est pas douteux que la conversion au communisme des meilleurs cerveaux et des meilleurs cœurs et surtout de ceux qui ont un don artistique, c'est-à-dire, d'après la définition de Tolstoï, le don de pouvoir faire vibrer les autres cœurs, n'exerce une influence considérable sur nos destinées présentes et avant tout sur la jeunesse du monde entier qui nous est encore hostile, du moins dans les pays occidentaux, parce qu'elle est et parce qu'elle continue à être intoxiquée par les poisons de la littérature et de l'enseignement des intellectuels bourgeois. Mais le plus grand danger réside surtout dans l'individualisme outrancier, qui existe même parmi les meilleurs de nos intellectuels ; leur tolstoïsme éthique, leur répugnance pour l'action, faute de laquelle la chirurgie révolutionnaire ne peut pas s'accomplir.

Nous, de notre côté, nous ne pouvons pas dire que nous avons fait tout le nécessaire pour mettre les intellectuels à leur place et les délivrer du souci de leur existence matérielle. En présence du blocus de la Russie, des guerres extérieures et des complots fomentés par le monde capitaliste et qui nous ont plongé dans un chaos intérieur presque absolu, nous avons dû dépenser toutes nos forces pour sauver d'abord la Révolution russe. Nous n'avons pas le temps de discuter avec les intellectuels, de faire chez eux de la propagande en notre faveur. Mais à présent que la guerre ne nous tient plus à la gorge et que nous avons quelque peu réorganisé l'administration du pays.

Le prolétariat a besoin des intellectuels

Dans la présente étude, j'ai voulu seulement tracer une image sommaire de la position des différentes branches de la classe intellectuelle en face du communisme et des possibilités qui s'offrent à nous de nous la rendre favorable. Et je ne crains pas de répéter que la cause révolutionnaire a plus que jamais besoin des intellectuels, des techniciens industriels et agricoles, des professeurs, en un mot de tous ceux qui doivent être comme nos conseillers d'Etat.

Nous avons besoin d'eux sur le terrain de l'art qui, dans sa plus haute conception, doit être notre meilleur outil de propagande communiste, en même temps que notre grand moyen d'ennoblir et d'élever l'âme des travailleurs.

Nous avons besoin des intellectuels, mais il faut avoir le courage de reconnaître qu'à l'heure présente la plupart d'entre eux sont encore les piliers de la bourgeoisie. Aussi on imagine sans peine combien nous sont précieux et chers ceux d'entre eux qui se sont donnés déjà à notre idéal et ceux qui viennent à nous tous les jours : ce sera notre orgueil d'avoir réussi à grouper les forces intellectuelles du monde entier.

La nécessité d'une Internationale des intellectuels

Je pense aussi qu'il est nécessaire, si l'on crée une sorte d'internationale des intellectuels, de leur imposer d'abord une doctrine : le communisme marxiste. Mais il faut que de notre côté nous nous rendions compte que les intellectuels ne peuvent pas encore se plier à l'unité de discipline et de pensée du prolétariat.

Il faut bien se persuader que le drapeau rouge sous lequel les masses toujours grandissantes des intellectuels viendront se ranger, présentera toujours quelque différence avec le drapeau rouge du prolétariat, et on doit également bien être persuadé qu'il existera longtemps encore des discussions au sein même de l'Internationale des intellectuels.

Aussi serait-il absolument absurde d'imposer le « pour nous ou contre nous » de l'éthique prolétarienne. Non, ce qu'il faut leur dire, c'est ceci : « Celui qui est contre la bourgeoisie est avec nous. » C'est par cette formule que nous devons fonder l'Internationale des intellectuels.

Le lecteur peut ne pas m'approuver lorsque je propose la création d'une Internationale des intellectuels et qui soit seulement une organisation parallèle à notre Internationale communiste. Mais en tout cas il serait bon que les intellectuels de tous les pays adhérant plus ou moins à nos idées se réunissent en quelque congrès pour jeter à la face du monde leur anathème au capitalisme mondial et pour saluer l'avènement du communisme.

Nous pourrions voir se réaliser alors l'union des travailleurs avec un groupe de la société qui leur est indispensable et qui, loin d'être séparé de lui, comme la bourgeoisie et l'aristocratie paysanne par des barrières infranchissables, a toujours été et restera toujours le voisin le plus proche et l'ami le plus sûr du prolétariat.



La Vie économique

Les Pétroles de Bakou et les Spéculations sur la Russie

Par Marcel FOURRIER

La Conférence de Washington, en posant le problème de la limitation des flottes de guerre, met en jeu la question de la maîtrise des mers. Or, une telle suprématie ne peut appartenir qu'à la nation qui possédera la maîtrise des combustibles — et le combustible de l'avenir, tant pour les navires de guerre que de commerce, c'est le pétrole.

A l'heure actuelle, deux trusts formidables d'égale puissance, cherchent à accaparer chacun pour le compte de son pays, les exploitations pétrolières du monde entier. Ce sont la Royal Dutch (Angleterre) et la Standart Oil (Etats-Unis).

L'étude que l'on va lire, en révélant les dessous de certaines spéculations sur les pétroles de Russie, montre toutes les ramifications politiques de « la guerre des pétroles » et la façon dont le gouvernement français a servi successivement les intérêts des deux trusts.

Il y a déjà une année, M. Francis Delaisi, dans son livre « Le Pétrole » révélait au public français la lutte économique qui s'engageait entre l'Angleterre et les Etats-Unis pour la possession, à travers de monde, des gisements de naphte.

Pour l'Angleterre il s'agissait de conserver par ce nouveau combustible l'empire des mers ; pour les Etats-Unis, il s'agissait de le conquérir.

Or, trop confiants en la richesse de leur sol en pétrole, les Américains ont longtemps dédaigné les autres

gisements épars dans le monde, tandis que l'Angleterre les accaparait lentement. En effet, dès après la guerre de 1914, l'Angleterre réussissait à fonder un trust puissant à l'aide de deux sociétés : « la Royal Dutch » et « la Shell Transport ». Successivement elle établissait son contrôle sur les pétroles de Roumanie, d'Asie Mineure, d'Egypte, des Indes Néerlandaises, de Birmanie, de la Trinité, du Vénézuéla, du Mexique et même, récemment, de la Californie et du Texas.

Menacés sur leur propre sol, les Etats-Unis décidaient de soutenir la lutte non seulement chez eux, mais dans tous les pays susceptibles de produire du pétrole.

Or, la nouvelle orientation de la politique économique du gouvernement des Soviets, accordant — en échange de certains produits — des concessions minières aux puissances capitalistes, pose, en territoire russe, la question de la suprématie de l'un ou de l'autre des deux trusts.

Nul n'ignore l'importance considérable des gisements de naphte du Caucase, qui produisaient, en 1916, 602 millions de pouds (environ 10 milliards de litres). Les deux centres principaux, Bakou et Grozny étaient, avant la guerre, exploités par des sociétés anonymes russes, alimentées en grande partie par des capitaux étrangers. Entre autres « The North Caucasian Oil fields, limited », opérant dans le district de Grozny était déjà, en 1901, une

filiale de la Royal Dutch. Quant à la « Société du Naphte de Bakou » dont nous allons nous occuper tout particulièrement, elle avait été montée avec de l'argent français.

**

La « Société du Naphte de Bakou », constituée en janvier 1874, au capital de 7.500.000 roubles (environ 20 millions en argent français) était devenue, avant la guerre, une des plus grosses exploitations pétrolifères de la Russie. Elle contrôlait 361 puits, produisant annuellement plus de 600.000 litres de naphte. En 1914, elle avait réalisé pour plus de 11 millions de bénéfices nets. L'action émise à 100 roubles (alors 266 fr.) était cotée à la Bourse de Paris aux environs de 1.500 francs. La Société était dirigée, entre autres, par des hommes d'affaires comme Bradké (également aux Usines de Briansk) et Poutiloff (également à la « Russian general Oil Corporation », à la « Société de production de Naphte », et à la fameuse « Société pour la construction de wagons » de Petrograd). Elle était financée par la Banque « Russo-Asiatique », — dirigée par le même Poutiloff — sorte de succursale russe de la trop fameuse banque « de Paris et des Pays-Bas », que nous trouvons avec M. André Benac, mêlée à toutes les louches combinaisons financières de cette fin de régime.

**

En 1917, la Révolution russe éclate. Les travailleurs russes s'emparent de leurs usines, les mineurs de leurs mines, les paysans de leurs terres. Les capitalistes russes s'enfuient à l'étranger et leurs entreprises sont nationalisées par le gouvernement des Soviets. Or, tandis que la plupart des titres russes s'effondrent dans les bourses européennes, et en particulier à Paris, la « Bakou » et quelques autres valeurs continuent à être admises à la cote en conservant fictivement leurs taux d'avant la révolution.

En effet. De gros capitalistes français ont de trop puissants intérêts engagés dans la « Bakou » pour lui laisser partager le sort malheureux des fonds d'Etat russes qui n'intéressent que la petite épargne. En tête, la « Banque de Paris et des Pays-Bas », et la « Russo-Asiatique » réfugiée à Londres, ne pouvant se résigner à perdre d'un seul coup une centaine de millions de leurs valeurs en portefeuille, s'arrangent pour maintenir la « Bakou » en Bourse : mieux, la transforment en valeur de spéculation sur laquelle de fructueux bénéfices sont fréquemment réalisés, en attendant que des gouvernements et des généraux à la dévotion de la grande finance internationale, réussissent à régler son sort à ce gouvernement de travailleurs.

Et c'est ainsi qu'à la Bourse de Paris, la « Bakou » devient le point de ralliement du « Groupe russe ». Des ordres sont donnés à toute la presse financière, aux agents de change, aux courtiers, pour chauffer l'opinion publique. On joue la chute du régime bolcheviste. On l'annonce tous les jours pour le lendemain. On organise et on exploite les offensives de Denikine, de Koltchak, de Youdenitch, de Wrangel. Pour leur donner plus de poids, la haute fi-

nance engage la France dans une politique de haine envers le peuple russe qui aboutit par une guerre illégale, en Crimée et en Pologne. Mais qu'importent les victimes. La spéculation sur les valeurs russes, favorisée par une publicité tapageuse, rapporte aux grandes banques des bénéfices inespérés. La « Bakou » cotée 1.000 Frs en 1918, monte jusqu'à 2.555 lors de l'offensive de Denikine. En janvier 1920 on annonce officiellement la chute des Soviets : elle grimpe en quelques jours de 1.760 à 5.400 ! En août elle redescend à 3.000 pour remonter à 4.400 en novembre, au moment de la retraite de l'armée rouge.

Au début de 1921, les Soviets sont sortis victorieux de la lutte contre le monde capitaliste coalisé. La folie de spéculation sur les valeurs russes se ralentit. La défaite définitive de Wrangel a fait tomber la « Bakou » aux environs de 1.700. Le « Groupe russe » s'inscrit en baisse. C'est alors qu'on apprend la venue de Krassine en Angleterre pour la négociation d'un traité de commerce anglo-bolchevik.

Tant qu'il s'est agi d'abattre le gouvernement des Soviets, le capitalisme mondial s'est trouvé uni sur un même front. Mais maintenant qu'il y a intérêt à négocier avec lui les gros commerçants se disputent ses commandes.

En particulier, l'arrivée de Krassine à Londres est un gros succès pour le groupe de la « Russo-Asiatique » travaillé par la « Royal Dutch », Krassine parle de concessions à venir dans le Caucase, de la dénationalisation de certaines entreprises, peut-être de la « North Caucasian Oil fields » et aussi de la « Bakou ». Cela suffit. Krassine tout court devient Monsieur Krassine, ministre plénipotentiaire, délégué par le Gouvernement de la République fédérative des Soviets de Russie. Lénine et Trotsky sont désormais sacrés ; ce sont « d'habiles politiques », des « esprits avisés » qui se décident à confier l'exploitation des richesses minières de la Russie à un pays tout qualifié pour cela.

Cette politique est d'ailleurs favorisée en sous-main par le gouvernement français. Il ne faut pas oublier que depuis le 21 avril 1920 — date à laquelle MM. Millerand et Philippe Berthelot ont signé avec MM. Lloyd George et Cadman, la convention de San Remo — la France est liée à l'Angleterre au sujet des pétroles de Russie.

Il y est, en effet, spécifié que, dans les territoires qui dépendaient de l'ancien Empire Russe, les deux gouvernements « accorderont leur appui commun à leurs ressortissants respectifs dans leurs efforts communs pour obtenir des concessions pétrolifères et des facilités d'exportation et pour favoriser la livraison du pétrole ».

Or, tout le monde sait que le cartel des raffineurs français n'a jamais eu un instant la pensée de « produire » du pétrole puisqu'il a abandonné entre les mains des Anglais les puits de naphte de son propre sol et de ses colonies. Mais toutes les grosses banques de France ont dans leur portefeuille « valeur » de multiples actions de pétroles roumains et russes, ce qui donne au groupe français une importance considérable dans la question des « conces-

sions russes ». D'autre part, la « Royal Dutch » a manœuvré assez habilement pour faire passer en France, depuis bientôt deux ans, des milliers de titres de son trust, ce qui fait que l'épargne française a maintenant partie liée avec elle.

En particulier, la « Banque de l'Union Parisienne », dont M. Basile Zaharof a pris possession au nom de la grande finance anglaise entre en France dans le jeu de la Royal Dutch.

On fait marcher la grande presse. Mlle Louise Weiss, déléguée par le groupe anglophile de l'« Europe Nouvelle », s'en va à Londres chercher une interview de Krassine, que le « Petit Parisien » insère en première page. Et les journaux de bourse font paraître des communiqués d'un optimisme réjouissant :

L'intérêt du marché s'est spécialement porté sur les déclarations qui viennent d'être faites à l'assemblée de la « Russo-Asiatique » et que les milieux financiers anglais attendaient avec impatience. Or, il en ressort que le gouvernement de Moscou donne son agrément à l'accord intervenu entre Krassine et elle, aux termes duquel la Compagnie doit rentrer en possession de ses propriétés.

On a néanmoins profité de cette nouvelle communication à l'assemblée de la « Russo-Asiatique » pour pousser un peu les valeurs russes, et particulièrement la « Bakou », qui a été vigoureusement relevée. Le marché se raccroche au moindre espoir.

La Bourse (8 juillet 1921).

Bakou et Grosnyi, par contre, sont moins soutenues, indifférentes pour l'instant au communiqué du gouvernement de Moscou, publié par l'organe de la délégation soviétique à Riga, d'après lequel le Conseil des Commissaires du Peuple, d'accord avec le gouvernement de l'Azerbeïdjan, aurait décidé en principe de concéder l'exploitation des mines de naphte à Bakou et à Grosnyi aux entreprises étrangères, étant donné que les ressources techniques et financières de la République des Soviets ne suffisent pas pour rétablir l'industrie du pétrole. Le gouvernement insiste sur ce que le projet arrêté soit réalisé d'urgence pour parer à la ruine de l'industrie des deux régions.

Cote Desfossés (11 juillet).

Au parquet la « Bakou » remonte sensiblement pour s'établir aux environs de 2.400.

Mais dans le but d'accentuer la hausse on va un peu trop vite. Le 3 août, le bruit ayant couru que les négociations avec Krassine étaient rompues, on oppose à cette nouvelle le démenti le plus formel et pour rassurer pleinement l'opinion publique, on annonce que Krassine vient de faire au gouvernement français des propositions analogues à celles faites à M. Lloyd George. Et l'on donne comme certaine l'ouverture des négociations. On cite même le nom de M. Louis, ancien ambassadeur de France en Russie et adversaire de la politique tsariste de M. Poincaré, comme porte-parole de M. Briand. Or, M. Louis était décédé depuis près de 2 ans !

**

Cependant une telle politique ne va pas sans semer une vive inquiétude dans un certain milieu politico-financier.

C'est d'abord le groupe contre-révolutionnaire de Bourtzev et de Kerenski — le fameux comité de la Constituante, — qui depuis mai ne cesse de dénoncer l'accord commercial anglo-bolcheviste. En effet, si la France, refuge de l'armée blanche, suit l'Angleterre dans la voie de la reconnaissance des Soviets, que vont devenir les

exilés russes, mencheviks, cadets et autres qui, grassement subventionnés sur les fonds secrets, n'ont d'autre rôle que de comploter contre les bolcheviks ? Une pareille éventualité revêt pour eux les proportions d'une catastrophe. A tout prix il faut empêcher cette entente — et chercher, pour faire pression sur le gouvernement français, des financiers et des politiciens de poids.

Ces auxiliaires-là sont vite trouvés. En effet, certain groupe franco-américain, n'a pas été sans voir avec un profond chagrin, les gens de la « Royal Dutch » flirter avec Krassine. Quand il s'agit de pétrole, ceux de la « Standard Oil » ouvrent l'œil. Or, ils comptent, en France, de précieux appuis dans le monde parlementaire.

Depuis qu'il a engagé la lutte avec son rival, le trust de la « Standard Oil » n'a pas perdu son temps. En particulier, se rendant compte de l'importance qu'il y aurait pour lui à attirer la France dans son jeu, il a entrepris depuis un an de supplanter la « Royal Dutch » dans notre pays. A cet effet, se créait à Paris, il y a une dizaine de mois, une grande Société pétrolifère : la « Standard Oil franco-américaine » dont M. Jules Cambon est président et M. Bedford, lui-même, grand maître du trust américain, vice-président.

Et c'est justement la « Banque de Paris et des Pays-Bas » qui, abandonnant définitivement la « Russo-Asiatique » à la finance anglaise se fait chez nous la banque d'émission de la « Standard ». La lutte va s'engager en France entre l'« Union Parisienne », pour le compte de l'Angleterre et la « Banque de Paris et des Pays-Bas » pour le compte des Etats-Unis.

Or, si M. Philippe Berthelot, l'homme de la « Royal Dutch » est tout puissant aux Affaires étrangères, M. Jules Cambon n'est pas sans y avoir également quelque crédit. Justement l'affaire de la « Banque Industrielle de Chine » vient à point pour entraver la liberté d'action du clan Berthelot. Le moment est donc particulièrement favorable pour agir au plus vite.

Il s'agit d'abord de s'assurer l'appui de la grande presse d'information — ce qui n'est pas difficile — et des journaux de Bourse — même procédé —. Ensuite on va menacer la Russie d'une agression simultanée de la Pologne, de la Roumanie et de l'Esthonie, pour les armées de qui les industriels français vont fabriquer des obus, des mitrailleuses et des canons. (On se souvient que, dès juillet, l'Humanité dénonçait un complot militaire contre la Russie et l'envoi de matériel de guerre en Pologne et en Roumanie). Enfin on exploitera contre la Russie, la famine terrible qui s'est abattue dans la région du Volga.

Néanmoins il faut procéder avec prudence pour ne pas provoquer en Bourse un affolement sur le « Groupe Russe » qu'il s'agit de maintenir en bonne position.

En effet, le meilleur moyen de se faire un auxiliaire du capitaliste français, c'est de lui faire gagner de l'argent sur ses titres. L'exemple de la « Royal Dutch » l'année précédente, l'avait prouvé. Dans le fond, hommes d'affaires américains et anglais ont pour nos hommes d'affaires le plus grand mépris. Des capitalistes qui placent leur argent, non dans des entreprises nationales, mais dans des Sociétés étrangères, des hommes qui ne produisent, qui ne

vendent autre chose que des titres, apparaissent comme des parasites méprisables aux yeux de ces formidables brasseurs d'affaires qui ont encore dans leur vitalité profonde le culte de leur patrie-capitaliste, pour laquelle ils rêvent l'hégémonie capitaliste sur le monde entier.

Donc, pour satisfaire le français on fera monter sa « Bakou ». Mais il importe d'abord de détruire en bourse l'effet produit par les déclarations conciliantes de Krassine.

D'abord un premier démenti :

La Bakou a été faible et a enregistré un brusque recul au cours de la séance d'hier. L'effet produit par les déclarations faites à l'assemblée de la *Russo-Asiatic* n'a pas été de longue durée.

Et quelques insinuations :

Les Valeurs Russes sont irrégulières et plutôt faibles, rien dans les nouvelles de la Russie n'étant de nature à favoriser une reprise de ces titres. Les informations concernant les faits et gestes des dictateurs de Moscou sont tellement contradictoires que le marché les néglige complètement, ce qui vaut mieux d'ailleurs à tous les points de vue.

La Bourse (19 juillet (1)).

Cela fait, on peut procéder à une première attaque.

On a joué la chute des Soviets et les valeurs russes se sont raffermies appréciablement. Disette, famine, choléra règnent en maîtres au paradis bolchevik. De ce train-là, ça ne peut pas continuer bien longtemps et vraiment on croit que l'on touche à la fin.

La Bourse (21 juillet).

La tactique semble bonne. La « Bakou », habilement travaillée, monte de 2.430 à 2.525. On peut maintenant passer à l'exploitation de la famine en Russie :

En dépit de toutes les réticences de nos bolchevisants, force est d'admettre que la situation est lamentable dans le paradis de Lénine et de Trotsky et qu'il fait encore meilleur de vivre dans notre République bourgeoise. On y mange au moins !

Et ainsi se termine d'une manière atroce ce régime qui devait renover le monde, qui voulait, dans son impudence, faire table rase du passé et jeter les bases d'une société nouvelle.

Avec une rage destructive où l'on retrouve l'atavisme ancestral des hordes asiatiques, les dirigeants bolcheviks se sont acharnés à faire disparaître toute trace de la civilisation occidentale qui commençait à transformer ce peuple amorphe, en lequel des siècles d'esclavage avaient annihilé tout caractère individuel.

Il semble bien, cette fois-ci, que c'est la fin lugubre et tragique de ce pseudo-gouvernement qui avait rétabli, à son profit, un esclavage auprès duquel le régime tsariste était un véritable pays enchanteur. Après avoir tué, fusillé, et massacré des milliers et des milliers d'individus, après avoir semé toute la Russie de ruines et de deuil, après avoir volé et pillé les musées, les palais, les collectivités et les particuliers, ce régime s'effondre dans la boue et dans la mort...

La Bourse (29 juillet).

Enfin la grande presse d'information s'en donne à cœur joie du *Journal* à l'*Echo de Paris*, en passant par le *Matin* qui se signale tout particulièrement en racontant en première page comment les « bolcheviks » mettent en vente dans les boucheries soviétiques, la viande des malheureux bourgeois que la Tcheka fusille tous les jours par centaines...

Et M. Briand fait, au nom de son pays, de solennelles déclarations.

Cette fois la cause est entendue. Jusqu'à nouvel ordre du trust tout puissant, on ne parlera plus, en France, de négociations avec Krassine.

Cependant, par humanité ou par intérêt, les Etats-Unis sont les premiers à envoyer des secours en vivres à la Russie affamée et un très vif revirement se produit là-bas pour les Américains contre les Anglais. Le sénateur américain France est admis à entrer librement dans la République des Soviets et le Comité Hoover fonctionne en parfait accord avec elle. D'ailleurs la politique la plus habile n'est-elle pas pour les bolcheviks d'exploiter les rivalités commerciales entre nations capitalistes. Il faut d'abord sauver de la famine la révolution russe. Or, plus fort que l'esprit de classe, l'intérêt pousse les hommes d'Etat anglais et américains à se rapprocher des Soviets pour obtenir d'eux les concessions de pétrole du Caucase. Que les Russes retirent au moins de cette combinaison provisoire le maximum de profit ! Nous sommes suffisamment surs d'eux pour savoir que ces enclaves capitalistes en territoire russe sont plus dangereuses pour le capitalisme international que pour le communisme.

D'ailleurs c'est bien à Washington que se jouent maintenant les derniers rounds du match « *Royal Dutch - Standard Oil* ». M. Lloyd George s'est décidé à aller lui-même à Washington prêter main-forte à son brillant second. Nul doute que la question des concessions de pétrole russe ne se pose là-bas en même temps que celle du partage de la Chine... Entente entre les deux trusts ou conflit, les deux hypothèses sont également soutenables.

Quant à la « Bakou », on l'abandonne provisoirement de part et d'autre, avec quelques vagues promesses à la spéculation courante. C'est tout dire. La Bourse en prend d'ailleurs son parti :

Le groupe russe est maintenant retombé dans sa léthargie habituelle. On avait été trop vite et la Bourse est une fois de plus victime de sa manie — excusable d'ailleurs — de prendre toujours son désir pour la réalité. Mais patience, ça reviendra !

Et la « Bakou » ainsi lâchée, perd pied et dégringole doucement à 2.400 en septembre, puis à 2.300, puis à 2.200, cours moyen de ces derniers jours..

Pour nous, notre rôle est de dénoncer, chaque fois que nous en trouvons l'occasion, ces combinaisons malpropres entre financiers et hommes d'Etat, qui sont la caractéristique du régime démocratique bourgeois. Un gouvernement n'est qu'une façade derrière laquelle s'agit le monde des affaires. Il n'a d'autre politique, d'autres intérêts que ceux des financiers qui lui tracent sa voie. Quant aux nations, aux peuples, leurs destinées, leur vie même dépend, en fin de compte, d'une demi-douzaine de banquiers âpres au gain et sans scrupules.

Le gérant : Pierre SUCHET.



Grande Imprimerie « PERFECTA »
3, rue Neuve-Popincourt, Paris (XI^e)

LES SECTIONS ÉTRANGÈRES DE « CLARTÉ »

ALLEMAGNE

Nous avons dû faire en Allemagne une besogne de réorganisation. « Clarté » y est actuellement entre les mains d'un des hommes les plus nettement désignés pour faire prospérer le groupe : *Wilhelm Herzog*. La difficulté provient pour l'Allemagne des nombreuses divergences de nuances, d'antagonismes personnels entre beaucoup d'écrivains et de journalistes militants. Nous tenons à ajouter que le grand écrivain *Léonhardt Franck* est des nôtres. Mentionnons également les noms de *Kurt Hiller*, de *Karl Tiedt*, de *Paul Zech* et la précieuse sympathie du grand savant *Einstein*.

ANGLETERRE

Le premier groupe anglais de « Clarté » s'est dissous il y a plusieurs mois, à la suite de la déclaration que le Comité Directeur a publiée en février dernier. Les camarades anglais ont prétendu à tort que cette déclaration constituait un acte de subordination de « Clarté » au Parti Communiste. Ce qui est plus exact, c'est que malheureusement l'état d'esprit de ce premier groupe était assez éloigné et même opposé aux directives que nous devons imposer désormais.

Un nouveau groupement s'est constitué dont miss Ella Winter s'est chargée de centraliser les efforts.

AUTRICHE

Ce groupe vient d'être constitué à la suite d'une conférence faite par *Henri Barbusse* à Vienne. Les adhérents constituant le comité organisateur sont des professeurs, des écrivains, des étudiants et aussi des militants socialistes. Les personnalités les plus en vue de ce groupement sont les professeurs *Grunberg* et *Goldscheid*. Ces personnalités, qui ont à Vienne une grande autorité, diffèrent quelque peu par les idées et les tendances. Mais tous les éléments de « Clarté » autrichienne sont profondément d'accord sur les principes de « Clarté », qui ont été discutés et commentés dans un débat à la suite de la conférence. Le secrétaire du groupe est actuellement la doctoresse *Anna Nussbaum*. Le comité d'organisation va provoquer ces jours-ci la seconde réunion constitutive.

BELGIQUE

A Bruxelles, une phalange d'écrivains et de journalistes a constitué un groupe (*Georges Eekhoud*, *Jean Tousseul*, *Charles Massart*, *W. C. Neumans*, etc.).

Le groupe flamand est un de ceux qui montrent le plus d'activité (secrétaire du groupe flamand de Bruxelles : *H. Taurez* ; secrétaire du groupe d'Anvers : *A. Borgers*.)

ESPAGNE

Quintiliano Saldana a fondé un groupe en Espagne.

ITALIE

En Italie, le mouvement de « Clarté » est très vivant. Il compte des organisations agissantes dans plusieurs grands centres.

A Milan fonctionne un groupe qui est en pleine voie d'agrandissement. Le président en est l'éminent écrivain *Virgilio Brocchi*.

Le groupe de Turin s'est rattaché à celui de Milan. A Rome, notre ami *Guglielmo Lucidi*, qui a établi en Italie une brillante succursale des éditions de « Clarté », grâce à laquelle la plupart des ouvrages publiés sous notre firme rayonnent en Italie, a organisé un groupe destiné à centraliser et à harmoniser les efforts des groupes italiens.

A Gênes, la section de « Clarté » est composée surtout d'étudiants et de jeunes gens d'une activité inlassable. Le secrétaire en est *J. Bruno Martelli*.

A Viareggio, *Guido Maretta* s'occupe avec énergie du groupe « Clarté » local.

Le professeur *Antonio Benfi* assume la direction du groupe d'Alexandrie (Piémont).

A Padoue, la section de « Clarté » a été fondée par un de nos meilleurs et nos plus ardents amis, le professeur *Edoardo Crema*.

Deux nouveaux groupes viennent de se fonder en Sicile, l'un à Messine (professeur *Mancuso*) ; l'autre à Catane (*Francesco Cavallaro*).

A Florence et dans le nord-est, nous pensons enregistrer incessamment de nouvelles formations de groupes.

PAYS SCANDINAVES

En Suède et en Norvège, une très forte impulsion a été donnée à « Clarté ». Les groupes de ces deux pays conjuguent

leurs efforts. Le secrétaire de la section centrale suédoise est *Tore Ekman*. Nous publierons incessamment un tableau complet des groupes scandinaves, dont l'importance augmente chaque jour.

SUISSE

C'est à notre camarade *Roger Fischer* que nous devons l'organisation du groupe « Clarté » de Genève. Ce groupe a donné des séries de conférences fort suivies. Il existe d'autre part un groupe à Lausanne. Deux groupes sont en formation, l'un à Bâle, l'autre à Berne.

TCHÉCO-SLOVAQUIE, ROUMANIE, HONGRIE, POLOGNE, YOUGO-SLAVIE

Il est assez difficile de se rendre compte présentement de la situation exacte des groupes « Clarté » dans ces pays à cause de la persécution implacable qui y sévit contre tout ce qui n'est pas conforme au bon plaisir officiel.

TURQUIE

Un groupe « Clarté » a été également fondé à Constantinople. Il a sa revue « Clarté » : *Aidiulik*, 71, avenue de la Sublime-Porte. Pour tous renseignements, s'adresser au camarade *Zadreddine Djilil*, à la revue *Aidiulik*.

AMÉRIQUE

Aux Etats-Unis, le groupe de « Clarté » n'a pas été encore organisé d'une façon positive, quoiqu'un certain nombre de polémiques se soient instituées au sujet de notre programme et de notre action.

Un groupe fonctionne à Cuba (secrétaire *Luis A. Baralt*). Dans l'Amérique du Sud, le mouvement a pris beaucoup d'extension et il se présente actuellement avec une telle abondance de centres divers que nous aurons à l'examiner à part.

ARMÉNIE

En Arménie, il y a un groupe « Clarté » présidé par le grand poète arménien *Hrand Nazariantz*. Ce groupe, conformément aux directives de « Clarté », voit la vraie solution de la question arménienne dans celle de la grande question révolutionnaire universelle.

EGYPTE

Le mouvement de « Clarté » est solidement implanté en Egypte. Les deux groupes sont ceux du Caire (*Robert Goldenberg*) et d'Alexandrie (*Auguste Terni*) ; et, nous dit-on, un groupe serait en préparation à Port-Saïd.

PALESTINE

Raphaël Lévy est secrétaire du groupe d'Haïfa.

Ce tableau représente le commencement de réalisation de notre plan, l'amorce de ce que nous espérons et de ce que nous voulons faire. Il y a eu, nous le reconnaissons, des flottements et des incertitudes en beaucoup d'endroits, lors des premières manifestations de Clarté. Pour empêcher définitivement des écarts et des déviations qui nous obligent ensuite à remonter des courants, le Comité Directeur de « Clarté » a décidé de publier un tract de quelques pages résumant avec le plus de précision possible les principes de « Clarté », c'est-à-dire sur lesquels tous les membres de « Clarté » doivent être d'accord, et ensuite les conditions du travail pratique de « Clarté ». Ce tract va être publié dans quelques jours. Les sections en recevront un exemplaire. Tous les amis de « Clarté » se rendront compte, de la sorte, des raisons supérieures qui motivent, d'abord l'intervention de « Clarté » dans la lutte contemporaine des idées et ensuite l'orientation qu'elle a prise dans les plus importantes des questions capitales qui sont actuellement discutées dans tous les milieux. Notre public se rendra compte également des moyens que la constitution internationale de « Clarté » met à la disposition de ceux qui veulent prendre une part effective au travail intellectuel d'action sociale des générations actuelles. L'organisation de « Clarté » est celle d'une collaboration mondiale à une grande propagande aujourd'hui plus que jamais indispensable.

H. B.

« Clarté » en France. — La section de Lyon, 7, rue de la Tunisie, se charge de centraliser à son siège les abonnements à la revue pour la région lyonnaise. Adresser la correspondance à Manevy, secrétaire, et à Ravaux, trésorier.

LIBRAIRIE "CLARTÉ"

Pour les étrennes 1922 ?

Un beau livre

Quel meilleur et plus utile cadeau pouvez vous faire à un ami ?

"CLARTÉ" a rassemblé pour ses lecteurs, une collection unique de belles éditions. Etant donné la rareté et le nombre restreint de ces livres, nous engageons vivement nos amis à nous adresser dès maintenant leurs commandes, majorées de 10/00 pour frais d'envoi.

EDITIONS DE LA SIRENE

<i>Le Testament de François Villon de Paris</i> , un vol. in-8° couronne sur papier vergé alfa, sous couverture rempliée en parchemin végétal, orné de nombreuses gravures des XV ^e et XVI ^e siècles ; l'exemplaire	12
<i>François Rabelais : PANTAGRUËL</i> , un volume in-8° couronne sur alfa vergé, orné de nombreuses gravures du XVI ^e siècle et tiré en rouge et noir ; l'exemplaire	20
<i>François Rabelais : GARGANTUA</i> , un volume in-8° couronne sur alfa vergé, orné de nombreuses gravures du XVI ^e siècle et tiré en rouge et noir ; l'exemplaire	15
<i>Jacques de Voragine : LES PLUS BELLES FLEURS DE LA LÉGENDE DORÉE</i> , un volume in-8° couronne sur alfa vergé, orné de nombreuses gravures du XV ^e siècle, tiré en bleu et noir, couverture miniature ancienne	20
<i>Voltaire : CANDIDE</i> , un volume in-8° couronne sur alfa vergé, sous couverture rempliée, orné de nombreuses gravures du temps	20
<i>Ch. Perrault : LES CONTES DE FÉES</i> , un volume carré (25X25), illustré en couleurs par Lucien Laforge....	35
<i>Fernand Crommelynck : LE COCU MAGNIFIQUE</i> , farce en 3 actes, un des cent exemplaires sur vélin pur fil Lafuma	30

EDITIONS DU SABLIER (Genève)

Tous ces ouvrages, illustrés par Frans Masereel, sont en édition originale, exemplaires numérotés imprimés sur vélin volumineux anglais.

Les œuvres publiées en série par le Sablier, en éditions originales à tirage restreint, ne seront, en aucun cas, rééditées sous leur première forme. Elles constitueront une collection unique que tous les amateurs de beaux livres voudront avoir dans leur bibliothèque.

Les éditions du Sablier, par leur présentation si personnelle, ainsi que par la qualité des œuvres offertes, ont tout de suite suscité le plus vif intérêt et connu le plus franc succès. Plusieurs des ouvrages publiés, épuisés dès leur parution, sont aujourd'hui très recherchés des amateurs et atteignent des prix de plus en plus élevés.

<i>Georges Duhamel : LAPOINTE ET ROPITEAU</i> (tirage 806 exemplaires)....	25
<i>René Arcos : LE BIEN COMMUN</i> (tirage 806 exemplaires)	25
<i>Les poètes contre la guerre</i> , anthologie de la poésie française 1914-1919 (tirage 800 exemplaires)	25
<i>Frans Masereel : LE SOLEIL</i> , 63 images gravées (tirage 451 exemplaires) ..	25
<i>Romain Rolland : PIERRE ET LUCE</i> (tirage 1.350 exemplaires).....	28

<i>Frans Masereel : HISTOIRE SANS PAROLES</i> , 60 images gravées (tirage 155 exemplaires)	35
<i>Emile Verhaeren : CINQ RÉCITS</i> (tirage 626 exemplaires)	40
<i>René Arcos : LE SANG DES AUTRES</i> (tirage 295 exemplaires).....	45
(un des 8 exemplaires sur Japon signé par René Arcos et Frans Masereel.)	
<i>P.-J. Jouve : HOTEL DIEU</i> (tirage 302 exemplaires)	60
<i>René Arcos : LE MAL</i> , un des douze exemplaires de luxe numérotés et signés par l'auteur	60
<i>Henri Barbusse : QUELQUES COINS DU CŒUR</i> (tirage 790 exemplaires)....	50

La collection complète comprenant les premiers volumes à savoir :

<i>LILULI</i> , farce lyrique, par Romain Rolland, avec 32 bois.	
<i>LE SANG DES AUTRES</i> , 1914-1917, poèmes par René Arcos, un volume in-16, avec 8 bois hors-texte.	
<i>HEURES</i> , LIVRE DE LA NUIT, poèmes par P.-J. Jouve, avec un bois frontispice.	
<i>LAPOINTE ET ROPITEAU</i> , comédie par Georges Duhamel, avec 3 bois dont 5 hors-texte.	
<i>LE BIEN COMMUN</i> , récits, par René Arcos, avec 27 bois.	
<i>LE SOLEIL</i> , suite de 63 images dessinées et gravées par Frans Masereel.	
<i>CALAMUS</i> , poèmes de Walt Whitman. Nouvelle traduction de Léon Bazalgette, avec 10 bois hors-texte.	
<i>LE PAQUEBOT TENACITY</i> , 3 actes, par Charles Vildrac, avec 12 bois hors-texte	
<i>LE DERNIER HOMME</i> , par Andréas Litzko (préface de Stéphan Zweig) avec 11 bois.	
<i>LES POÈTES CONTRE LA GUERRE</i> , anthologie de la poésie française pendant la guerre. Avec une introduction par Romain Rolland et un bois frontispice.	
<i>PIERRE ET LUCE</i> , idylle tragique par Romain Rolland, avec 16 bois hors-texte.	
<i>HISTOIRE SANS PAROLES</i> , suite de 60 images dessinées et gravées par Frans Masereel.	
<i>CINQ RÉCITS</i> , par Emile Verhaeren, avec 23 bois dont de nombreux hors-texte.	
<i>PAYS DU SOIR</i> , par René Arcos, essai, avec un bois frontispice.	
<i>QUELQUES COINS DU CŒUR</i> , par Henri Barbusse, avec 24 bois dont de nombreux hors-texte.	
<i>SOUVENIRS DE MON PAYS</i> , 16 bois dessinés et gravés par Frans Masereel. Tous ces ouvrages, illustrés par Frans Masereel, sont en édition originale.	
La collection complète	450

EDITIONS CALMAN-LEVY

Edition in-octavo, imprimée sur vélin blanc des Papeteries du Marais	
<i>Prosper Mérimée : COLOMBA</i> , l'exemplaire numéroté	33
<i>C.-A. Sainte-Beuve : LE CLOU D'OR</i> , l'exemplaire numéroté	22
<i>Guy de Maupassant : UNE VIE</i> , l'exemplaire numéroté	22

EDITIONS FASQUELLE

<i>Alfred Jarry : UBU ROI</i> (nouvelle édition illustrée de croquis de l'auteur) exemplaire numéroté sur Japon..	65
---	----

EDITIONS OLLENDORFF

<i>Jules Renard : LA LANTERNE SOURDE</i> , COQUECIGRUES, avec 25 bois dessinés et gravés par G. de Meilleur, exemplaire numéroté sur vélin....	70
<i>Romain Rolland : CLERAMBULT</i> (première édition) exemplaire numéroté sur vergé d'Arches	33
<i>Romain Rolland : JEAN CHRISTOPHE</i> (nouvelle édition) sur papier alfa 1° L'AUBE, LE MATIN, L'ADOLESCENT) 2° LA RÉVOLTE, LA FOIRE SUR LA PLACE	25

EDITIONS CRES

Le Théâtre d'Art

Edition à tirage limité, exemplaires numérotés sur papier à la cuve des manufactures de Rives

3° <i>Villers de l'Isle-Adam : ELEN</i> , édition décorée de compositions originales dessinées et gravées sur bois par Louis Jou	30
4° <i>François de Curel : LA FILLE SAUVAGE</i> , frontispice et illustrations dessinées et gravées par Gabriel Daffagnies	35
5° <i>Jean Racine : PHÈDRE ET HIPPOLYTE</i> , compositions décoratives de Ciolkowski, gravées par Aubert... ..	30
6° <i>Shakespeare : La tragique Histoire d'HAMLET</i> (traduction de Eugène Morand et Marcel Schwob), frontispice et ornementation typographique dessinées et gravées sur bois par Louis Jou et Jean Lebédoff	30
7° <i>A. de Musset : ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR</i> , dessins de Georges Barbier gravés sur bois par Aubert ..	30
8° <i>Victor Segalen : ORPHÉE ROI</i> , édition décorée de compositions originales gravées sur bois par G.-D. de Monfried, avec un frontispice d'après Gustave Moreau	30
9° <i>François de Curel : L'IVRESSE DU SAGE</i> , frontispice et illustrations originales dessinées et gravées par Paul-Emile Colin	30

LES MAITRES DU LIVRE

Collection éditée à un nombre d'exemplaires limités tous numérotés, tirée avec le plus grand soin sur papier à la cuve

Paul Verlaine : AMOUR, avec un frontispice gravé sur bois par Paul Baudier 33

Maurice Maeterlinck : LE TRÉSOR DES HUMILES, avec un frontispice gravé sur bois par Paul Baudier 33

Edgard Poë : HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES (traduction de Ch. Baudelaire) avec un frontispice gravé sur bois par G. Deragnes 33

Louis Bertrand : LE SANG DES RACES, édition revue par l'auteur et décorée de compositions originales de Maurice Bouviolle, l'exemplaire numéroté 33

COLLECTIONS DIVERSES

J. Barbey d'Aurevilly : LES DIABOLIQUES, édition in-4° sur vélin pur fil Lafuma, illustrée de 23 compositions dessinées et gravées sur bois par Gaston Pastlé, l'exemplaire numéroté 56

Paul Goraldy : TOI ET MOI, nouvelle édition à tirage limité sur papier vélin de Rives, ornée de 8 compositions et un frontispice gravés sur bois par A. Deslinières 30

Jules Renard : NOS FRÈRES PAROUCHES (nouvelle édition) exemplaire sur vélin de Rives numéroté 25

Jules Renard : LA MAITRESSE, édition sur vélin d'Arches, illustrée par Maurice Barraud, l'exemplaire numéroté 25

André Spire : SAMAEI, édition à tirage limité sur vélin teinté de Rives, l'exemplaire numéroté 15

EDITIONS FLAMMARION

Magdeleine Marx : TOI, exemplaire numéroté sur Hollande (édition originale) 44

Henri Barbusse : PAROLES D'UN COMBATTANT (édition originale) exemplaire numéroté sur vélin pur fil Lafuma 27 50

EDITIONS MORNAY

« Les Beaux Livres »

Maxime Gorki : LES VAGABONDS, édition à tirage limité sur vergé de Rives, ornée de bois gravés par Lebédoff et tirée en couleur, l'exemplaire numéroté 66

Claude Tellier : BELLE-PLANTE ET CORNÉLIUS, édition à tirage limité sur vergé de Rives ornée de bois gravés par Deslinières, l'exemplaire numéroté 66

Ch.-L. Philippe : MARIE DONADIEU, édition à tirage limité sur vergé de Rives ornée de bois gravés par Daragnès, l'exemplaire numéroté 66

Jules Vallès : LE BACHELIER, édition à tirage limité sur vergé de Rives et ornée de bois gravés par Henri Barthélemy, l'exemplaire numéroté 66

Charles Vildrac : LIVRE D'AMOUR, édition grand in-4° sur vergé à la cuve d'Arches avec des bois de Picard-Ledoux, l'exemplaire numéroté 88

Nous ne possédons qu'un très petit nombre de ces ouvrages, quelques-uns même sont en exemplaire unique. Nous ne pouvons donc garantir l'intégrale exécution de toutes les commandes.

Tous ces prix s'entendent, taxe de luxe 10 0/0 comprise.

EDITIONS RIEDER

Les prosateurs étrangers modernes
Edition originale tirée sur papier pur fil des papeteries Lafuma

Dostoïevski : LA LOCEUSE, l'exemplaire numéroté 13

Cyriel Bruyssa : LE BOURRIQUET, l'exemplaire numéroté 13

Gottfried Keller : SEPT LÉGENDES, l'exemplaire numéroté 13

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Jean Richard Bloch : CARNAVAL EST MORT, édition originale sur papier pur fil Lafuma-Navarre, l'exemplaire numéroté 27 50

Guillaume Apollinaire : L'ENCHANTEUR POURRISSANT, édition originale avec bois gravés par André Derain 27 50

A. Suarès : BOUCLIER DU ZODIAQUE, édition in-4° sur vélin fort, ornée de bois originaux par D. Galamis, l'exemplaire numéroté 110

DIVERS

Maurice Maeterlinck : LE MIRACLE DE SAINT ANTOINE, édition Edouard-Joseph, frontispice et illustrations gravés sur bois par A. Deslinières, l'exemplaire numéroté sur vergé à la forme 27 50

Maurice Rostand : LA MESSE DE CINQ HEURES, édition Albin-Michel, l'exemplaire numéroté sur Hollande 22

Anatole France : LES POÈMES DORÉS, édition Edouard-Joseph, l'exemplaire numéroté sur vélin pur fil Lafuma 33

Ernest Perrochon : LE CHEMIN DE PLAINE, édition Pion-Nourrit, édition originale sur papier pur fil Lafuma, l'exemplaire numéroté 27 50

Fagus : LA DANSE MACABRE, Bibliothèque du Hérisson, édition originale sur vélin d'Arches, l'exemplaire numéroté 27 50

Maurice Barrès : LE JARDIN DE BÉRÉNICE, nouvelle édition Pion-Nourrit, exemplaire numéroté sur pur fil Lafuma 22

Georges Pioch : 15.000, LA FOIRE ÉLECTORALE, exemplaire numéroté sur Hollande 20

Georges Pioch : LES VICTIMES, dessins gravés sur bois par A. Domin 5

Frans Masereel : IDÈS, 35 images dessinées et gravées sur bois 20

EDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

Emile Verhaeren : LES HEURES DU SOIR, édition sur pur fil Lafuma, l'exemplaire numéroté 15

Emile Verhaeren : TOUTE LA FLANDRE, tome III, édition sur pur fil Lafuma, l'exemplaire numéroté 12

Emile Verhaeren : HÉLÈNE DE SPARTE, LES AUBES, édition sur pur fil Lafuma, l'exemplaire numéroté 12

Léon Bazalgette : LE POÈME ÉVANGILE, de Walt Whitman 27 50

Documentez-vous sur la Russie des Soviets et sur le régime communiste

Antoek Kine : LE RÔLE DES EMPLOYÉS PENDANT LA RÉVOLUTION RUSSE 0 10

Antonelli : LA RUSSIE BOLCHEVISTE 6 75

CODE BOLCHEVIQUE DU MARIAGE 3 50

Chlapnikoff : LES SYNDICATS RUSSES DEUX CONSÉQUENCES DE LA RÉVOLUTION RUSSE 1 50

Dridzo Losovsky : LE RÔLE DES SYNDICATS RUSSES PENDANT LA RÉVOLUTION 0 50

Glebov : LES SYNDICATS RUSSES ET LA RÉVOLUTION 0 50

HOMMAGE A LA RÉPUBLIQUE DES SOVIETS A L'OCCASION DU 2^e ANNIVERSAIRE 1 25

Lénine : L'ÉTAT ET LA RÉVOLUTION... 4

Lénine : LA MALADIE INFANTILE DU COMMUNISME 4

Lénine : LA RÉVOLUTION PROLÉTAIRIENNE 4

Lénine : LETTRES AUX OUVRIERS AMÉRICAINS 0 25

Lénine : LES BOLCHEVIKS ET LES PAYSANS 0 40

Lénine : LE RÔLE DE LA JEUNESSE COMMUNISTE 6 40

Pierre Pascal : LA RUSSIE ROUGE 2

Ransone : SIX SEMAINES EN RUSSIE... 4

Bertrand Russell : LA PRATIQUE ET LA THÉORIE DU BOLCHEVISME 7

Sadoul : NOTES SUR LA RÉVOLUTION BOLCHEVIQUE 7 50

Trotsky : L'AVÈNEMENT DU BOLCHEVISME 4

Trotsky : TERRORISME ET COMMUNISME (l'Anti-Kautsky) 7

H.-G. Wells : LA RUSSIE TELLE QUE JE VIENS DE LA VOIR 6

Kollontai : LA FAMILLE ET L'ÉTAT COMMUNISTE 0 40

VOYAGE EN RUSSIE ROUGE (La République du travail) (60 photographies documentaires) 4

Ossip Lourie : LA RÉVOLUTION RUSSE 3

Rappoport : PRÉCIS DU COMMUNISME 0 30



Nos Projets se réalisent

Notre Société

Il faut qu'avant Janvier notre Société soit formée.

Pour cela il nous faut recueillir la moitié du capital, soit 30.000 fr.

Jusqu'à ce jour 15.000 francs environ ont été souscrits.

Que ceux qui ne l'ont pas encore fait nous donnent leur adhésion.

SOUSCRIVEZ.

AVIS IMPORTANT. — Une décision de la Chambre syndicale des libraires éditeurs interdisant formellement à une librairie d'effectuer sous quelque forme que ce soit des ristournes aux acheteurs, « *Clarté* » se voit menacée, si elle transgresse à ces dispositions, du boycottage de sa librairie et de ses éditions. Elle ne pourrait recevoir en dépôt des livres d'aucune autre maison d'édition non plus qu'aucune librairie ne mettrait en vente les ouvrages édités par « *Clarté* ».

En conséquence, le C. D. de « *Clarté* », fondateur des « Editions *Clarté* » a décidé de modifier l'article 46 de la Société en formation en reportant dans la répartition des bénéfices, la ristourne de 25 0/0 à la rétribution du capital.

En dehors de cet article, les statuts restent sans autres modifications.

Notre Revue

Les abonnements nouveaux à notre revue montent, après le premier numéro, à plus de 100.

C'est notre meilleur gage de succès.

Notre revue nous coûtera plus de 100.000 francs par an. Rien que pour l'imprimerie et le papier il faut compter 65.000 francs. Il faut payer nos collaborateurs, notre loyer, nos impositions.

Les économies les plus strictes s'imposent.

En vous abonnant dès maintenant vous nous permettez de prévoir exactement notre tirage en réduisant au plus strict la proportion des invendus.

En vous abonnant, chaque numéro vous coûte 1 fr. au lieu de 1 fr. 50.

Pour que notre Revue puisse vivre, s'agrandir, prospérer, il nous faut un minimum de 3.000 abonnés.

Notre journal en comptait près de 4.000. Que chacun de nos anciens abonnés reste fidèle à la Revue. Qu'il fasse le petit sacrifice de la différence de prix, compensée par la différence de matière **et notre succès est assuré.**

Que nos anciens abonnés, dès ce premier numéro, renouvellent leur abonnement sans attendre l'échéance.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné :

Nom et Prénom

Profession

Adresse

déclare souscrire part d'intérêt de 50 fr. de la Société anonyme des « Editions CLARTE ».

(1) Je verse à l'appui de ma souscription le montant de parts d'intérêt, soit la somme totale de

ou (1) Je verse à l'appui de ma souscription la somme de soit pour part d'intérêt et m'engage à effectuer les autres versements à raison de 5 fr. tous les six mois, conformément aux Statuts auxquels je déclare adhérer.

(2)

Fait à, le 192

SIGNATURE :

(1) Biffer la formule inutile.

(2) Mentionner à la main : Bon pour souscription.

Renvoyer le présent Bulletin, accompagné du versement (mandat, chèque, espèces), à « CLARTE », 16, rue Jacques-Callot, 16. — PARIS (6^e).

Chèque postal : Paris 330-80.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom et Prénom

Adresse

prend.... abonnement à la revue *Clarté*.

Mon abonnement au journal *Clarté* finit le (1).....

et représente la somme de (1)

Je verse donc la somme de

pour la durée de (2)

Ci-joint.... espèces.... chèque postal.... mandat-chèque

Renvoyer à *Clarté*, 16, rue Jacques-Callot, — chèque postal Paris 330-80.

PRIX D'ABONNEMENT :

1 an... France : 25 fr. Etranger : 30 fr.

6 mois... France : 13 fr. Etranger : 17 fr.

3 mois... France : 7 fr. Etranger : 9 fr.

(1) Compter les mois d'abonnement restant à courir de novembre 1921 au mois de l'échéance, à raison de 1 fr. par mois d'abonnement non servi en France, et 1 fr. 25 pour l'étranger.

(2) 1 an, 6 mois, 3 mois.

:: :: Edité par *CLARTÉ* :: ::
16, rue Jacques-Callot, PARIS (6^e)

GRANDE IMPRIMERIE « PERFECTA »
8, rue Neuve-Popincourt, Paris (XI^e)